

Actes du XXIV<sup>e</sup> Congrès International  
de Linguistique et de Philologie Romanes

Tome I

XXIV CILPR

Congrès International de Linguistique  
et de Philologie Romanes

1–6 août 2004

Aberystwyth

# Actes du XXIV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes

Aberystwyth 2004

Édités par David Trotter

## TOME I

Discours d'ouverture

Section 1: La linguistique romane et la théorie du langage

Section 2: De la philologie aux nouveaux médias: éditions de textes –  
linguistique de corpus – analyse informatique du langage

Section 3: Romania nova



Max Niemeyer Verlag  
Tübingen 2007

Bibliographische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliographie; detaillierte bibliographische Daten sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar.

ISBN 978-3-484-50501-X (Tome I)

Gesamt-ISBN 978-3-484-50500-1 (Tome I–IV)

© Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2007

Ein Imprint der Walter de Gruyter GmbH & Co. KG

<http://www.niemeyer.de>

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen. Gedruckt auf alterungsbeständigem Papier. Printed in Germany.

Satz: Anne-Kathrin Kühnel

Gesamtherstellung: AZ Druck und Datentechnik GmbH, Kempten

## Avant-propos

Les Actes du XXIV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, qui s'est déroulé à Aberystwyth du 1<sup>er</sup> au 6 août 2004, renferment trois conférences plénières, deux tables rondes, et quelques 190 communications proposées par des congressistes venant de 29 pays, le tout disposé dans les quatre volumes des Actes de la façon suivante:

Volume I: discours du président de la Société de Linguistique Romane; sections 1 à 3.

Volume II: sections 4 à 7.

Volume III: sections 8 à 10; conférences plénières, tables rondes.

Volume IV: sections 11 à 14.

Ce fut le premier Congrès de la Société de Linguistique Romane à avoir lieu non pas dans la Romania Vetus, ni dans la Romania Nova, ni dans la Romania Submersa – mais dans ce qui était, et grâce aux congressistes, une Romania Rediviva, la Grande-Bretagne. Une heureuse coïncidence veut que ce vingt-quatrième Congrès a lieu dans la quatre-vingtième année de la vie de la Société de Linguistique Romane. Bien entendu, cette symétrie arithmético-lexicale, produit du système vigésimal français, ne put être que bon signe. Car le XXIV<sup>e</sup> Congrès ne s'installa à Aberystwyth qu'à la suite de péripéties aussi serpentantes que les routes du pays où il atterrit. Ces divagations sont expliquées dans le discours du Président Holtus, qui ouvre le premier volume.

Le Pays de Galles ne fut point étranger à la romanisation (romane), et à la francisation (normande). Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'archevêque de Cantorbéry, John Peckham, décrit (en français, s'entend) «li poeple de Galles» comme «trop sauvages e malicius durement, [...] e poi sachant de ben, e une gent perdue saunz profit au munde». Les congressistes étaient donc venus des quatre coins du monde pour un Congrès qui eut lieu dans ce qui put leur sembler un cinquième coin encore inexploré, une *terra incognita* distante, difficile d'accès, aux noms de lieu parfois incompréhensiblement riches en consonnes et étrangement dénués de voyelles. Les autochtones savent peut-être mieux que personne combien peut être exténuant ce voyage certainement long. C'est pour cela, et aussi pour la confiance dans notre université dont les congressistes firent preuve en venant au XXIV<sup>e</sup> Congrès, que nous voudrions surtout les remercier. Sans les congressistes, il n'y aurait pas eu de Congrès ni au sens courant, ni au sens étymologique du mot. Sans *congressus*, pas de *colloquium*.

Nous avouons aussi que du point de vue personnel, cela nous a fait énormément plaisir que d'accueillir cette foule de vrais scientifiques, nos invités en quelque sorte pendant leur séjour à Aberystwyth. Une université se doit d'ouvrir ses portes aux scientifiques, et aux congrès; sinon, elle ne remplit pas son devoir et elle n'a qu'à fermer boutique.

Ensuite, nous tenons à remercier le Bureau de la Société qui, lui, fit preuve d'une confiance tout autre, en nous confiant précisément ce Congrès. C'était là une responsabilité considérable mais aussi un très grand honneur et nous en sommes très reconnaissants.

Nous avons à remercier aussi divers organismes pour leur soutien financier: L'Institut Français du Royaume-Uni, l'Istituto Culturale di Italia di Londra, la Welsh Development Agency, l'université à Aberystwyth, ont tous aidé ce Congrès. Qu'ils en soient vivement remerciés.

Ensuite, un soutien un peu différent. Il est vrai qu'un Congrès n'est pas seulement un événement scientifique, mais aussi une rencontre humaine. Le contact humain reste essentiel pour l'avenir de nos disciplines. Qui dit contact humain, surtout peut-être dans les pays romans ou romanisés – ou qui souhaiteraient l'être –, dit aussitôt convivialité, repas ensemble, discussion autour d'une table ou d'un verre de bon vin. C'est là où congrès, *congressus*, colloque, *colloquium*, et un dernier élément, *symposium* se rejoignent dans une heureuse conjoncture. *Antes de nada, entonces, tenemos que agradecer Don Felipe Gutiérrez de Vega por su patrocinio de nuestro Congreso y por el vino que ha acompañado nuestros trabajos.* «Vinum laetificat cor hominum», même – d'aucuns diraient méchamment, surtout – le cœur des scientifiques.

Enfin, nous avons à remercier un certain nombre de personnes d'Aberystwyth. Le bureau des congrès, et notamment Nia Davies, et son personnel. Nos collègues du Département de Langues Européennes, Kader Izri, José Goñi Pérez, *e soprattutto, Adriano Vincentelli, il maestro dell'informatica senza cui il Congresso non sarebbe stato possibile*; nos deux secrétaires, Rhiannon Evans et Joanne Maltman, dont le travail dévoué nous facilita grandement la préparation. Mettons aussi au tableau d'honneur Lorenzo Plebani, assistant à la fois expert et calme, coqueluche, me dit-on, de nos amies roumaines, qui nous aida remarquablement avec un sang-froid et une culture étonnants, avant et pendant le Congrès, ainsi que son équipe d'étudiants. Pour nous, ce fut un privilège aussi de travailler avec des gens pareils.

Que soient remerciés aussi l'équipe de Niemeyer, et surtout Ulrike Dedner et Cornelia Saier. La romanistique a de la chance que la maison Niemeyer existe et continue à s'intéresser si vivement à notre science.

Dans la préparation des Actes comme dans la sélection des communications avant le Congrès, les présidents de section jouèrent un rôle important car ils acceptèrent de revoir et de relire, parfois de corriger, les contributions des congressistes avant de nous les transmettre. Cela fut un secours et un travail non négligeable: qu'ils et elles trouvent ici l'expression de notre plus vive reconnaissance. L'on lira les noms des présidents, comme il sied, en tête de «leurs» sections, dans la table générale qui clôt chaque volume.

Les Actes, enfin, n'auraient jamais vu le jour sans la compétence et sans le secours inlassablement souriant d'Anne-Katrin Kühnel, doctorante en droit à Aberystwyth, et magicienne de l'informatique de l'édition.

David Trotter  
Aberystwyth

## Sommaire

*Günter Holtus*

Discours d'ouverture du Président de la *Société de Linguistique Romane* ..... 1

### Section 1

La linguistique romane et la théorie du langage

(Présidents: ROBERT MARTIN, MARIANA TUȚESCU, JOHN GREEN)

*Vanderci de Andrade Aguilera*

Um caminho para o conhecimento da historia da língua portuguesa no Brasil:

As brincadeiras infantis ..... 11

*Maria Asnes*

L'aspect du VP fléchi: interactions entre les catégories lexicales et fonctionnelles ..... 27

*Joaquim Brandão de Carvalho / Michela Russo*

Y a-t-il des métaphonies ouvrantes en roman? ..... 43

*Manuel Luís Costa*

Valores semânticos das preposições espaciais *a*, *até* e *para* em Português europeu ..... 57

*Federica Diémoz*

Phénomènes morphosyntaxiques dans des parlers francoprovençaux

de la Vallée d'Aoste: le cas des clitiques dégrammaticalisés ..... 65

*Renata Enghels*

L'aspect lexical des verbes de perception visuelle et auditive:

différences conceptuelles et conséquences syntaxiques ..... 77

*Benjamin Fagard / Alexandru Mardale*

Systèmes prépositionnels des langues romanes:

la notion de partie du discours en diachronie ..... 91

*Ligia Stela Florea*

Sémantique du présent à l'épreuve de l'analyse comparative et contrastive ..... 105

*Susana Gomes Pereira*

Objectos cognatos e determinação verbal ..... 121

*José Manuel Goñi Pérez*

El método estilístico contextual comparativo ..... 131

*Michiyoshi Hayashi*

L'emploi factuel de la construction *si p, q* ..... 143

*Satoshi Ikeda*

L'intérêt de la communication et de la schématisation chez Carl Svedelius  
(1861-1951) pour la structure conceptuelle et la structure linguistique ..... 151

*Jean-Michel Messiaen*

Du syntagme au lexème ..... 165

*Olga Mori*

El nexa preposicional en las perífrasis verbales de infinitivo ..... 177

*Mair Parry / Alessandra Lombardi*

La diffusione degli articoli negli antichi volgari italiani ..... 183

*Michel Pierrard / Eva Havu*

Observations sur la syntaxe des prédications secondes et  
des constructions attributives ..... 199

*François Poiré / Svetlana Kaminskaïa*

Préliminaires à l'étude de la variation intonative en français régional ..... 209

*Ingmar Söhrman*

Les constructions génitiales en roumain journalistique  
dans une perspective romane ..... 223

*Moshé Tabachnick*

Sur le statut psychomécanique des éléments prénominaux ..... 235

*Marc Tsirlin*

Les signes zéro: autant «les avoir rendus au néant»? ..... 249

*Mariana Tuțescu*

Les opérateurs romans *QUE, CHE* vs *SI, SE*; roumains *CĂ* vs *(CA)* ...  
*SĂ* vs *DACĂ* dans les énoncés modaux ..... 257

*Dražen Varga*

Syntaxe comparée: méthodologie de recherche et application à la classification  
des langues romanes ..... 265

*Anna Verhaert*

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La construcción gerundiva no perifrástica (CG) en español:<br>su función discursiva ..... | 275 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## Section 2

De la philologie aux nouveaux médias: éditions de textes – linguistique de corpus –  
analyse informatique du langage

(Président(e)s : LENE SCHØSLER / COSTANZO DI GIROLAMO / MARTIN-D.

GLEBGEN / ACHIM STEIN / HARALD VÖLKER)

*Harald Völker/ Lene Schøsler et al.*

|                    |     |
|--------------------|-----|
| Introduction ..... | 287 |
|--------------------|-----|

*José Barbosa Machado*

|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| O programa <i>Phrasis</i> e a criação de uma base de dados de concordâncias<br>de textos em português antigo ..... | 291 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Michael Beddow*

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| L'Anglo-Norman On-line Hub: une présentation technique ..... | 305 |
|--------------------------------------------------------------|-----|

*Andrea Bozzi*

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Un ambiente di lavoro per la produzione di edizioni critiche elettroniche ..... | 311 |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Francesco Carapezza*

|                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Tradizione manoscritta e tradizione scientifica: su alcuni editori americani<br>di testi francesi medievali ..... | 319 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Maria Sofia Corradini*

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La critique textuelle assistée par ordinateur:<br>quelques applications et résultats ..... | 329 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Andrés Enrique-Arias*

|                                                                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Diferentes modelos de traducción en las versiones castellanas del libro de <i>Isaías</i> :<br>un estudio cuantitativo ..... | 339 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Claudio Franchi*

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Edizioni critiche in rete e a stampa.<br>Elementi e prospettive di sviluppo ..... | 351 |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|

*Jean-Gabriel Ganascia*

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| EDITE – MEDITE: un passage des versions aux variantes? ..... | 357 |
|--------------------------------------------------------------|-----|

*Martin-D. Gleßgen*

Bases de données textuelles et lexicographie historique:  
l'exemple des *Plus anciens documents linguistiques de la France* ..... 371

*Hans Goebel*

La distribution spatiale des régionalismes du DRF comparée avec celle  
des données de l'ALF: un calibrage dialectométrique ..... 381

*Alexei Lavrentiev*

Base de français médiéval et transcriptions de manuscrits:  
recherche de complémentarité ..... 405

*Ute Limacher-Riebold*

Le basi elettroniche per una edizione critica di rime trecentesche ..... 411

*Anne-Christelle Matthey*

XS et les chartes meusiennes ..... 421

*Anja Overbeck / Harald Völker*

TUSTEP et chartes médiévales. Remarques informatiques ..... 435

*Peter Ricketts*

Associations entre concordanciers et dictionnaires: le cas d'anc. occ. *barutell* ..... 443

*Sophie Schaller Wu / Marion Uhlig*

Les Traductions françaises de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse:  
une édition électronique ..... 449

*Gilles Souvay*

LGeRM: un outil d'aide à la lemmatisation du moyen français ..... 457

*André Thibault*

Banques de données textuelles, régionalismes de fréquence et  
régionalismes négatifs ..... 467

### Section 3

Romania nova

(Présidents : DAN MUNTEANU COLÁN, WOLF DIETRICH)

*Wolf Dietrich*

O léxico português dos falantes bilingües da zona guaraní brasileira ..... 483

*Marco Giolitto*

Los piamonteses en la Pampa gringa argentina ..... 495

*Rolf Kailuweit*

El contacto lingüístico italiano-español: ascenso y decadencia  
del «cocoliche» rioplatense ..... 505

*Françoise Mougeon / Dorin Uritescu*

Évolution et restriction linguistique dans l'usage du français  
des habitants de Frenchville, Pennsylvanie ..... 515

*Dan Munteanu Colán*

El artículo definido y el pronombre demostrativo papiamento y románico ..... 525

*Aparecida Negri Isquerdo*

Designações para *estilíngue* em atlas lingüísticos brasileiros:  
perspectivas diatópica e sócio-histórica ..... 533

*Michela Russo / Aicha Anab*

I prestiti latini nel berbero chleuh (tachelhiyt) ..... 547

*Haralambos Symeonidis*

Procesos de transferencia en el léxico del español paraguayo ..... 565

*Dorin Uritescu*

Mais où est le québécois d'antan? Le statut du schwa en québécois populaire et  
l'évolution du français ..... 577

*María Eugenia Vásquez Laslop*

Modalidad de *deber (de) + infinitivo* en antepresente:  
México frente a España ..... 591

Index des auteurs ..... 605

Table générale ..... 609



## Discours d'ouverture du Président de la *Société de Linguistique Romane*

Monsieur le Recteur de l'Université d'Aberystwyth,  
Mesdames et Messieurs, chers collègues, chers congressistes, chers amis,

Fondée en 1924 par Adolphe Terracher, alors professeur d'histoire de la langue française à l'Université de Strasbourg, puis recteur successivement à Dijon, Bordeaux et Strasbourg, et par Oscar Bloch qui allait succéder à Gilliéron à l'École des Hautes Études à Paris, et avec le concours de 118 romanistes (dont 16 bibliothèques) appartenant à 21 pays différents, la Société de Linguistique romane se donna un bureau provisoire dont Ferdinand Brunot était le président, tandis que Mario Roques et Henri Yvon assumaient les fonctions de vice-présidents. La Société fut réorganisée en 1953 à la suite du VII<sup>e</sup> Congrès de Linguistique romane à Barcelone [Trèves 1986, XLVII].<sup>1</sup>

Dès ses débuts, la Société s'est fixé deux objectifs: publication d'une revue et organisation de congrès. À l'issue du congrès de Barcelone, la Société a repris son activité grâce aux efforts de John Orr, de Walther von Wartburg, de Pierre Gardette et de Antoni Badia i Margarit. Sous la présidence de Mario Roques, secondé de deux vice-présidents, Orr et Wartburg, puis successivement sous celle de Wartburg (1962), de Orr (1965), de Badia (1968), de Baldinger (1971), de Pottier (1974), de Alvar (1977), de Coseriu (1980), de Roncaglia (1983), de Pfister (1986), de Martin (1989), de Hilty (1992), de Várvaro (1995) et de Wilmet (1998), la Société et sa revue ont été administrées tout d'abord par Pierre Gardette, ensuite, après sa disparition en 1973, par Gaston Tuaillon, de 1980 à 1991 par Georges Straka et, à partir de 1992, par Gilles Roques. Aujourd'hui, la Société compte 1027 membres, dont 537 membres individuels, de 33 pays différents, et 490 bibliothèques et institutions appartenant à 44 pays.

Le second but de la Société est l'organisation – en accord avec les institutions qui les accueillent – des Congrès de Linguistique et de Philologie romanes. Pendant longtemps ces congrès se limitaient à la linguistique, mais en 1959, au congrès de Lisbonne, sur proposition de Monteverdi et de Delbouille, la Société a étendu leur compétence à la philologie.

Au congrès de Naples, en 1974, Kurt Baldinger nous rappelait que la Société fêtait son cinquantième anniversaire, et aujourd'hui, à Aberystwyth, nous en fêtons le 80<sup>e</sup>. Si vous voulez, on peut parler de quatre étapes de congrès de notre Société, ceux d'avant la guerre, de Dijon en 1928 jusqu'à Nice, en 1937. Après la guerre, le congrès de Liège, en septembre 1951, n'était pas à vrai dire un congrès de linguistique romane, mais de philologie moderne où les romanistes côtoyaient les germanistes et les anglicistes. Ce n'est en fait qu'à Pâques 1953 que la tradition d'avant-guerre a été rétablie grâce à l'inoubliable congrès de

---

<sup>1</sup> Pour toutes les indications bibliographiques des Actes, je renvoie au Supplément à la RLIR 68 (2004), 5-8, publié à l'occasion du XXIV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes à Aberystwyth (1<sup>er</sup>-6 août 2004).

Barcelone, tenu en hommage au catalan et organisé par Antoni Badia i Margarit; cette deuxième période dure jusqu'au XII<sup>e</sup> congrès à Bucarest, en 1968. En 1971, la Société a organisé, pour la première fois, un congrès dans la Romania nova, à Québec, il fut suivi de ceux de Naples, Rio de Janeiro, Palma de Mallorca et Aix-en-Provence. L'époque moderne commence, pour ainsi dire, avec le grand congrès de Trèves, en 1986, suivi des congrès de Saint-Jacques-de-Compostelle, Zurich, Palerme, Bruxelles et Salamanque.

C'est lors du congrès de Salamanque, dont les actes ont été publiés grâce aux soins de Fernando Sánchez Miret, aux éditions Max Niemeyer de Tübingen, que la Société a reçu deux candidatures pour le siège du XXIV<sup>e</sup> congrès: celle de l'Université de Cagliari en Sardaigne et celle de l'Université de Manchester en Grande-Bretagne [RLiR 2001, 631]. La candidature de Cagliari bénéficiait d'un fort courant de sympathie, car il s'agit en ce qui concerne le sarde d'une langue romane que notre Société encourage depuis plusieurs années et la Sardaigne n'a encore jamais accueilli un de nos congrès, faute, il faut le dire, de proposition. Je cite, encore une fois, Kurt Baldinger qui, déjà en 1974, à Naples [25], soulignait que la Sardaigne mériterait, et ce depuis longtemps, l'honneur d'être le siège d'un congrès de notre Société. Revenons à la Grande-Bretagne: Manchester avait les atouts d'un dossier bien construit. Toutes assurances ayant été fournies à propos de l'emploi exclusif des langues romanes lors du congrès, le Bureau a décidé à l'unanimité de proposer la candidature de Manchester. Il a cependant mandaté le Président de la Société pour faire en sorte que, lors du prochain congrès, les conditions soient réunies pour qu'une candidature sarde, qui correspond au souhait de tous les romanistes, soit présentée avec toutes les garanties de réussite. Le Président Marc Wilmet a soumis au vote la proposition du Bureau, qui fut adoptée, après une discussion animée. Le XXIV<sup>e</sup> congrès devait donc se tenir à Manchester, lors de la première quinzaine d'août 2004.

«Un congrès de linguistique et philologie romanes dans une région linguistique non romane, c'est exceptionnel» – avait dit Gerold Hilty, en 1992, à l'occasion du congrès de Zurich [15]. Permettez-moi de citer, à ce propos, ce qu'avait remarqué Walther von Wartburg en 1953, à Barcelone [81], pendant son discours de clôture, lorsqu'il s'était adressé aux congressistes qui avaient bien voulu représenter leurs pays dans ce congrès: «L'Angleterre [respectivement la Grande-Bretagne], qui a failli deux fois devenir romane et dans les universités de laquelle les études romanes trouvent des foyers d'une si grande intensité».

Chers congressistes, vous connaissez la suite des préparations de notre XXIV<sup>e</sup> congrès, dont les détails ont été publiés dans la Revue de Linguistique romane en 2003 [629s.]: à l'initiative du Président de la Société, une réunion exceptionnelle du conseil d'administration et du bureau de la Société s'est tenue, le samedi 11 octobre, à Londres, dans les bureaux de l'Istituto Italiano di Cultura. Du fait de changements intervenus à cause de la fusion imminente des deux universités de Manchester, nos collègues britanniques ne voyaient plus la possibilité d'organiser le congrès dans cette ville. Ils regrettaient fortement cette situation devenue inextricable et incompatible avec le bon déroulement d'un congrès. Nos collègues britanniques étaient désolés de cette défection et, d'un commun accord, ont décidé de soutenir la proposition salvatrice de notre collègue David Trotter, qui a présenté la candidature de la ville universitaire d'Aberystwyth, station balnéaire de la côte galloise et siège du plus ancien collège de l'Université du Pays de Galles. Cette candidature, appuyée par une lettre datée du 6 octobre 2003 du Vice-chancelier, Recteur de l'Université

d'Aberystwyth, a été accueillie avec reconnaissance par le bureau de la Société. Le bureau et le conseil d'administration de la Société, après avoir accepté à l'unanimité le nouveau lieu de notre XXIV<sup>e</sup> congrès, ont réexaminé le programme scientifique du congrès et l'ont actualisé au vu des informations dont ils disposaient.

C'est donc à l'Université d'Aberystwyth, à David Trotter et son comité d'organisation, aux collègues britanniques du Comité scientifique, John Green, Anthony Lodge, Martin Maiden et Nigel Vincent, qu'est revenu le redoutable honneur d'assurer l'organisation de ce XXIV<sup>e</sup> congrès – «redoutable honneur», telles sont les paroles de Fernand Grenier, Président du Comité d'organisation du XIII<sup>e</sup> congrès à Québec [1971, LXV], et je pourrais encore citer la description que Gerold Hilty a présentée lors du congrès de Palerme, en 1995 [7].

Je me réfère encore une fois à Gerold Hilty qui, au congrès de Zurich [1992, 17], nous a parlé de ses expériences à l'occasion de la conception et de l'organisation d'un tel congrès: «On avait l'impression que nos congrès ressemblaient trop à des bazars orientaux». Autre proposition intéressante, cette fois-ci de Kurt Baldinger en 1971, à Québec [LXXXV]:

On pourrait même songer un jour à faire le congrès sur un bateau – c'est une suggestion de Monseigneur Gardette faite pendant que nous traversons le parc des Laurentides: sur un bateau qui longerait la Méditerranée et qui pourrait atteindre tous les pays romans – sauf la Suisse.

Mais laissons-là les songes. À Salamanque, je vous avais proposé une conception retenant ma préférence pour le choix de sujets comparatistes dans la Romania, pour des communications et des tables rondes qui s'occupent de plusieurs langues romanes – sans vouloir toutefois exclure les communications qui ne concernent qu'une seule langue romane ou une seule variété linguistique d'une des langues romanes. Si vous comparez cette proposition avec le programme scientifique de notre XXIV<sup>e</sup> congrès, les conférences plénières et les sections, vous pourrez constater, je crois, que le Comité scientifique a réussi à garantir, pour une grande partie, le point de vue comparatiste et interdisciplinaire de nos sujets: je ne mentionne que quelques exemples, les sections portant sur la linguistique romane et la théorie du langage, sur la philologie et les nouveaux médias, sur la Romania nova, sur les langues perdues et les langues retrouvées, la politique linguistique dans la Romania minor.

Si ce XXIV<sup>e</sup> congrès entre dans les annales de la Société comme une réussite, ce sera le mérite du Comité scientifique, celui des présidents de sections et en particulier de David Trotter qui, comme un «*Deus ex machina*», a sauvé notre congrès en Grande-Bretagne.

Chers amis et collègues, passons aux aspects thématiques, méthodiques et conceptionnels de nos congrès et de notre discipline scientifique, la linguistique et la philologie romanes. J'aimerais aborder trois sujets qui, dans la tradition des discours présidentiels, ont été traité dès le début de l'histoire de notre Société et ont été le centre d'intérêt des discours d'inauguration des congrès. Il s'agit de la conception scientifique du noyau de nos recherches: qu'est-ce que nous entendons par philologie romane, la latinité des langues que nous analysons? Pourquoi des congrès de linguistique et philologie romanes? Quel est «l'état de l'union» [Marc Wilmet, Salamanca 2001, 5], quelles perspectives pour notre discipline? Je crois qu'un petit aperçu sur l'histoire, le développement de ces trois questions peut être instructif, voire même révélateur pour notre auto-évaluation, l'image que nous nous faisons de nous-mêmes, en tant que philologues et romanistes.

Lorsque Giulio Bertoni a ouvert le III<sup>e</sup> Congrès international de Linguistique romane à Rome, en 1932 [169], il a évoqué

quella civiltà latina che si diffuse nel mondo e che noi tutti – con temperamento e preparazione diversi, ma con una identica fede nella santità del vero – andiamo indagando nei suoi molteplici aspetti e nel suo perenne svolgimento entro le lingue romanze, che ne sono la voce gloriosa e che ne svelano le fortunate e complesse vicende: il suo trasmutarsi, il suo differenziarsi, il suo accrescer[s]i, il suo intensificarsi in una varietà di atteggiamenti e di forme, che non cancellano l'unità fondamentale di origine, ma direi, la potenziano nella luce del progresso e delle sempre rinnovat[e]si condizioni di cultura.

Pour lui, la linguistique «è non soltanto lo studio fisico dei suoni e non soltanto ciò che si dice grammatica e stile, ma anche questa sottile discriminazione dei caratteri del linguaggio individuale»,

per noi è «linguistica» la letteratura, se la intendiamo quale storia dell'arte e non soltanto, come a buon diritto si usa, quale storia della cultura. In funzione di questa attività, la lingua assume un tono, un colore, una vibrazione che variano da uomo a uomo. In questo senso è valida la sentenza, spesso ripetuta e più spesso fraintesa, che cioè la lingua è perpetua creazione [174s.].

Pour Maurice Delboulle, en 1951, au congrès de Liège [26],

la recherche philologique – comme toutes les disciplines historiques – trouve sa justification et sa dignité dans le caractère de gratuité qui la distingue et qui fait d'elle un élément de l'humanisme, pour autant qu'elle serve la connaissance de l'homme par l'homme.

Walther von Wartburg voit dans le petit monde des romanistes une communauté spirituelle, et il rappelle

le sentiment de fraternité qui nous animait en face de la tâche commune, celle d'éclaircir de plus en plus les arcanes des langues romanes [...]. Les sciences morales aident les peuples et l'humanité en entier à se connaître mieux, chacune à sa façon et avec les moyens particuliers qui lui sont donnés. La lumière que nous essayons de créer se reverse sur toute la communauté humaine. Nous contribuons ainsi à faire comprendre mieux ce que c'est que l'homme, quel a été son chemin, et quelles sont les forces qui font son destin.

Ce qui fait la force des romanistes, dans les sujets comme dans la méthode, c'était, pour von Wartburg, la diversité des sujets, la richesse du programme du VII<sup>e</sup> congrès de Barcelone, en 1953 [77s.].

Ce n'est que six ans plus tard que Manuel de Paiva Boléo, Président du Comité d'organisation du congrès de Lisbonne, en 1959, s'est exprimé de façon plus sceptique quant à l'état de nos recherches:

Quand nous voyons l'attitude de commisération qu'affiche aujourd'hui une grande partie de la jeunesse à l'égard des sciences de l'esprit, et particulièrement à l'égard des linguistes qui, pensent-ils, perdent leur temps en puérilités telles que l'étymologie d'un mot, la place de l'adjectif dans la phrase ou l'évolution de sens d'une préposition, nous ne pouvons manquer d'être quelque peu inquiets car le technicisme exagéré qu'on constate en certains pays a déjà créé une génération insatisfaite et même révoltée [228].

L'esprit plutôt optimiste est réaffirmé, en 1980, à Palma de Mallorca [25s.], par Manuel Alvar:

être romaniste est synonyme d'être humaniste, dans l'acception vaste et généreuse qui est maintenant en vigueur. Et c'est qu'en définitive nous ne faisons que cultiver l'amour de ces prodiges humains que sont les langues et les littératures des peuples néo-latins.

À Zurich, en 1992 [11s.], Robert Martin arrive à la conclusion que nous, nous autres romanistes, avons beaucoup de chance:

Non seulement de travailler, comme nos prédécesseurs, et dans une paix relative, sur cette merveille du monde qu'est le langage et, qui plus est, sur un groupe de langues fortement privilégié par la profondeur historique tout à fait exceptionnelle qu'il procure; mais surtout parce que notre discipline, à bien des égards, semble se situer à un tournant: la gestion des connaissances quotidiennement accumulées appelle désormais un effort gigantesque d'organisation et de synthèse; la réflexion théorisante, par une certaine stabilisation terminologique, par une plus grande ouverture sur des domaines connexes et par une adéquation plus satisfaisante des formalismes, paraît s'acheminer vers des horizons nouveaux.

Et je pourrais poursuivre la liste avec la caractérisation qu'a donnée, à Salamanque, mon prédécesseur Marc Wilmet, d'un linguiste-philologue-romaniste [2001, 6].

Deuxième point: les congrès.

Il en est qui affirment que, du point de vue scientifique, les Congrès n'ont que peu ou pas de valeur. Ceux qui parlent ainsi ou bien n'ont jamais pris une part active à aucune réunion internationale, ou bien y ont assisté en simples touristes, ou encore ont demandé à un Congrès ce qu'il ne peut donner: être une sorte de «Foire d'échantillons» des derniers progrès réalisés en un secteur déterminé des connaissances humaines.

Tels sont les propos de Manuel de Paiva Boléo, en 1959, à Lisbonne [XXIs.].

Ce n'est que le temps, l'étude, la réflexion et l'observation objective des faits qui permettent de distinguer ce qui, dans certaines nouveautés, constitue le germe d'une authentique acquisition scientifique, de ce qui n'est que feu de paille ou mode éphémère. Le contact, voire même le choc, entre la vivacité, la liberté intellectuelle plus audacieuse de la jeunesse et la circonspection critique de la génération plus âgée, n'est pas un des moindres fruits d'un congrès et constitue, sans aucun doute, une des sources de son intérêt [...]. Au-delà des différences idéologiques et des divergences d'ordre scientifique, il y a quelque chose qui donne aux congrès de linguistique romane un caractère tout spécial, qu'on rencontre difficilement à un degré aussi élevé dans d'autres congrès: c'est le rapport intime qui existe entre les divers sujets présentés. Alors que, dans un congrès de linguistes, il y a pour ainsi dire des cloisons étanches – un romaniste pourra difficilement suivre un exposé sur un sujet de linguistique slave ou non indo-européenne –, dans un congrès de linguistique romane, une personne qui se consacre spécialement à l'étude de la phonétique d'une langue romane quelconque, peut accompagner, ou du moins s'intéresser, à des thèmes de substrat, par exemple. Je crois qu'une des leçons qu'on peut tirer de ce congrès c'est justement qu'il ne faut pas trop nous confiner dans les sujets spéciaux qui font l'objet de nos recherches, et ne jamais négliger les vues d'ensemble. Aujourd'hui, plus que jamais, il faut, selon la pittoresque expression de Jakob Jud, faire une étude «polyphonique» [211].

Le même thème est repris dans le discours de clôture de Kurt Baldinger, au congrès de Québec, en 1971 [LXXXV], lorsqu'il pose la question du sens de ces grands congrès de romanistes. Pour lui, nos congrès nous gardent du danger d'une spécialisation excessive, de celui de perdre de vue l'ensemble. Et sur le plan humain, nos congrès

sont des lieux de rencontre des vieux amis et les lieux de naissance de nouvelles amitiés. C'est ainsi que la Société de linguistique romane est devenue et est restée une grande famille, la famille des romanistes. Les noms deviennent des personnes en chair et en os.

Je pourrais aussi citer Georges Straka, à Trèves, en 1986 [LIIs.], qui a évoqué

la grande et belle solidarité des romanistes et l'unité spirituelle romane; à Barcelone, nous avons tous été saisis par cette romanité vivante qui nous entourait et impressionnés par la fraternité des romanistes sans distinction de nationalités.

Il faut donc aller dans les congrès, non seulement pour se tenir au courant de l'état des recherches dans notre discipline, mais aussi, tout simplement, pour se connaître et pour connaître le cadre et les conditions dans lesquels travaillent nos confrères.

Ou encore mon ami et collègue de Sarrebruck, Max Pfister:

Il n'y a pas que les arguments scientifiques qui comptent, il y a aussi une dimension humaine, une compréhension mutuelle, une vraie rencontre. Depuis la fondation de notre Société, nous formons une grande famille, même si sa taille devient inquiétante, et nos congrès constituent une rencontre fructueuse entre les diverses générations de romanistes, une possibilité pour les anciens de connaître les jeunes chercheurs, futurs grands représentants de notre science; pour les romanistes débutants, c'est l'occasion d'entendre les maîtres. C'est ce sentiment de communauté scientifique et humaine qui me paraît indispensable et qui pour moi est la raison d'être de nos réunions triennales [Santiago de Compostela 1989, 24].

La dernière citation sera celle de mon prédécesseur Marc Wilmet, en 2001, à Salamanque [7]:

Les congrès de linguistique et de philologie romanes, voyez-vous, sont un lieu de rencontre idéal pour la confrontation des idées, des programmes, des entreprises, des méthodes, des tempéraments, des personnalités, des générations – pourquoi pas?

Quant à notre troisième question sur l'état de l'union, les nouveautés, les perspectives de notre science nous pouvons constater, ici aussi, d'intéressantes évolutions. En 1932, à Rome [172], pour Giulio Bertoni, les nouveaux problèmes, c'étaient d'une part les substrats ethniques, d'autre part «l'indagine dei centri di propagazione o di irradiazione di vocaboli e di fenomeni».

À Liège, en 1951 [24], Maurice Delbouille met en relief deux thèmes: frontières et échanges, critique textuelle.

À Barcelone, en 1953 [79], Walther von Wartburg évoque une immense tâche pour notre jeunesse,

une tâche qui est à peine commencée, et dont le programme a été esquissé il y a une quinzaine d'années. Il faudra commencer par réunir les éléments nécessaires pour faire ce que nous appelons l'histoire structurale de toutes les langues.

Manuel de Paiva Boléo nous offre encore une fois une belle synthèse des sujets linguistiques présentés et discutés pendant les congrès de notre Société [Lisbonne 1959, XXIII]:

Quiconque a accompagné les progrès de la linguistique romane au cours des dix dernières années n'a pu manquer d'être surpris par la variété, la richesse et la nouveauté d'aspects offerts à l'attention des investigateurs. Si je voulais souligner une note dominante, je dirais que plus la spécialisation est poussée et plus vivement sont sentis l'interdépendance et le caractère solidaire non seulement des diverses branches de la linguistique, – de la phonétique et de la stylistique, de la morphologie et de la syntaxe, par exemple – mais encore de la linguistique et des autres sciences, en particulier la littérature, l'histoire (et la préhistoire), la géographie, l'ethnographie et jusqu'à l'art lui-même.

Il en va de même pour la déclaration de notre Président d'honneur, Antoni Badia i Margarit, faite à Québec en 1971 [LXXVI]:

Je pense, en effet, d'abord, que nous ne pouvons jamais abandonner les disciplines que nous avons héritées de nos maîtres (disciplines que nous ne pouvons pas garder comme dans un musée, mais que nous devons améliorer sans cesse; je veux dire donc que nous devons faire ce qu'ont fait nos maîtres eux-mêmes). Mais je pense aussi que nous devons nous ouvrir aux nouvelles tendances de la linguistique, pour les incorporer aux études de la romanistique. La nécessité d'une telle ouverture était déjà, alors tout à fait évidente.

À Trèves, en 1986 [XXXVs.], Max Pfister a présenté un bilan des tendances nouvelles de notre discipline, dans les sections portant sur la Romania nova, sur l'analyse littéraire, sur l'histoire de la linguistique et de la philologie romanes, sur la section de Gilles Roques («Philologie romane et langues romanes; prise de conscience ou: la philologie pour quoi faire?»), et encore les travaux en cours.

Ce bilan a été poursuivi à Zurich, en 1992. Je vous donne seulement quatre mots-clefs que Robert Martin a esquissés dans son discours sur les perspectives de notre discipline [7ss.]: l'ampleur prodigieuse des données qui peu à peu s'accumulent, les techniques de gestion des connaissances, l'écran, le tournant dans l'attitude théorisante (une relative unification du métalangage, un certain dépassement du principe d'immanence, la dimension cognitive, la question centrale de ce qu'est un fait linguistique).

Cette discussion a trouvé un point culminant à Salamanque, en 2001, en particulier dans la table ronde portant sur les perspectives de l'historiographie linguistique de la Romania. Je pense surtout aux problèmes qu'a évoqués Alberto Vàrvaro dans son discours sur le rapport entre «La storiografia linguistica romanza» et la Société de Linguistique romane, le problème de la spécialisation, «la moltiplicazione recente delle branche differenti nelle scienze del linguaggio» [366s.]:

A prima vista si tratta di una delle maggiori ricchezze della linguistica romanza, ma la ricchezza si converte in problema drammatico se una scuola, una tradizione, si isolano dalle altre, cessano di dialogare. Anche da questo punto di vista, la *Société de Linguistique Romane* è, e deve rimanere, un vitale punto di incontro. [...] La forza di attrazione della contemporaneità è ancor più forte negli studi letterari ed in quelli storico-politici che nei nostri, eppure nessuno studioso serio dubita che la sincronia è essa stessa storia, che la considerazione sincronica e quella diacronica sono soltanto due diversi modi di osservare un solo processo. In questa chiave il lavoro dei nostri maestri non è stato inutile e la funzione della nostra *Société* rimane fondamentale.

Tout cela me rappelle la conclusion que j'ai mise en relief lors d'une comparaison entre l'état de l'union au début du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle [Bruxelles 1998, 209]:

Le développement de la philologie romane – et peut-être non seulement de celle-ci – n'est pas marqué par une évolution progressive et linéaire. Quand le romaniste d'aujourd'hui s'occupera des anciennes œuvres de base, il notera clairement que quelques-uns des résultats déclarés aujourd'hui «connaissances nouvelles», ont déjà été conçus ou au moins pressentis par des générations précédentes – même si leurs connaissances n'étaient pas enracinés dans des concepts aussi précis qu'aujourd'hui. Tout en étant progressiste et tout en faisant confiance aux forces innovatrices de notre époque, il vaut en tout cas la peine de ne pas perdre de vue l'histoire de notre discipline, ni d'oublier les débuts de la philologie romane, ni de négliger son développement ainsi que ses rapports historiques et méthodologiques avec les autres disciplines scientifiques.

Chers amis et collègues, la linguistique et la philologie romanes restent bien vivantes, elles se servent pleinement des nouvelles technologies, et ce XXIV<sup>e</sup> congrès en est la preuve. Au lieu de parler de crises, mettons-nous au travail. Il ne me reste qu'à vous souhaiter un bon congrès, un échange d'opinion riche et fructueux.

Je déclare ouvert le XXIV<sup>e</sup> Congrès international de Linguistique et Philologie romanes.



## Section 1

### La linguistique romane et la théorie du langage



## Um caminho para o conhecimento da história da língua portuguesa no Brasil: As brincadeiras infantis

### 1. Introdução

Há tempos venho me servindo de dados dos atlas brasileiros, em particular do Atlas Lingüístico do Paraná (Aguilera 1994), para compará-los com dados da história social brasileira, que possam explicar a distribuição diatópica de variantes lexicais, isto é, a concentração e a dispersão de certas formas dentro de determinado espaço geográfico ao longo dos cinco séculos de formação do país (Aguilera 2002).

Considero os atlas, pois, nesta perspectiva, como verdadeiras fotografias socio-lingüísticas e dialetais, que resgatam e registram a distribuição espacial de variantes lingüísticas que, por sua vez, evidenciam características étnicas, condicionantes histórico-culturais que afetam a linguagem de um grupo social. Assim, documentando os fatos lingüísticos, os dados colocam em evidência valores, hábitos e crenças de uma comunidade lingüística. Esses são fatos sociais que, para sua interpretação, exigem a contribuição de disciplinas e de instrumentos diversos para desvendar as marcas de que se impregnaram cada uma das cartas geolingüísticas, tais como a História Social, Econômica e Política, além de disciplinas da área da Lingüística, como a Etimologia, a Filologia, a Lexicologia, a Sociolingüística e, é evidente, a Dialetoлогия e a Geolingüística.

Para este artigo, selecionei do campo dos brinquedos e das brincadeiras infantis, como objeto de estudo, a brincadeira que passará a ser denominada de *cambalhota*. Numa análise cuidadosa dos dados dos atlas lingüísticos, as cartas referentes ao campo dos folguedos infantis têm-se mostrado bastante produtivas dada a recorrência da mesma brincadeira em todas as localidades e a diversidade de formas léxicas de que se revestem as brincadeiras em cada região do Brasil.

A opção de tomar como objeto de estudo uma das brincadeiras desse campo prende-se à ausência de trabalhos lingüísticos semelhantes que associem o acervo lexical de uma comunidade com o movimento do homem no tempo e no espaço e com a repercussão desse acervo na construção da história da língua. Por outro lado, trata-se de um conjunto lexical bastante suscetível às mudanças que se operam atualmente nos interesses lúdicos das crianças que optam, em ritmo crescente, por brinquedos e brincadeiras industrializados e mais sofisticados.

Atualmente, no Brasil, a facilidade para a aquisição de televisores pelas camadas sociais mais carentes, a interiorização dos meios de comunicação de massa e a larga disseminação de jogos eletrônicos são fatores suficientemente fortes para alterar os hábitos de vida e de lazer de adultos e de crianças. Reforçados pela crescente urbanização da população brasileira, é natural haver mudanças no nível do léxico de uma comunidade de fala, principalmente se se tratar de brinquedos e de brincadeiras tradicionais centradas em

atividades físicas e em artefatos caseiros que, gradativamente, estão sendo deixados de lado.

Consideradas nessa perspectiva, as designações atribuídas pela tradição popular a *brinquedos* e a *brincadeiras* da infância podem, a exemplo de unidades lexicais vinculadas a outros campos léxicos, refletir a forma como o homem inserido no seu espaço organiza e representa os elementos de uma nova realidade. Ao mesmo tempo, o atlas lingüístico, sobretudo de base rural, é o espaço de investigação bastante apropriado para buscar os traços de unidades lexicais que se incorporaram ao léxico desde o início dos primeiros contatos entre povos de diferentes culturas, como ocorreu nos primórdios da colonização do Brasil por Portugal, principalmente entre os séculos XVI e XIX. Esses itens lexicais, ou variantes regionais, representam muitas vezes traços raros e preciosos, dada a sua baixa frequência em certa localidade ou a sua rarefação em determinada área lingüística. A Dialetoлогия reconhece a necessidade de recolhê-los, examiná-los, como pequenos cacos arqueológicos que irão compor uma peça significativa para esclarecer outros aspectos da história da implantação de uma língua.

## 2. A constituição do *corpus*

Neste trabalho, analiso as variantes léxicas referentes à brincadeira infantil que consiste em girar o corpo sobre a cabeça e voltar à posição original, lexicalizada como *cambalhota*, extraídas de seis Atlas<sup>1</sup> regionais elaborados no Brasil – *Atlas Lingüístico do Amazonas – ALAM-* (Cruz 2004), ); *Atlas Lingüístico da Paraíba – ALPB* (Menezes/Aragão 1984); *Atlas Lingüístico de Sergipe – ALSe* (Ferreira/ Mota/ Freitas/ Andrade/ Cardoso/ Rollemberg/ Rossi 1987); *Atlas Prévio dos Falares Baianos- APFB* (Rossi/ Ferreira/ Isensee 1963); *Esboço de um Atlas Lingüístico de Minas Gerais – EALMG* (Ribeiro/ Passini/ Gaio/ Zágari 1977 e *Atlas Lingüístico do Paraná – ALPar* (Aguilera 1994). Esses atlas, embora contenham dados coletados sob metodologias diversas, em décadas diferentes e em regiões distintas do país – Norte, Nordeste, Sudeste e Sul –, têm servido de objeto de estudo para pesquisas de natureza fonética, léxica e morfossintática, abordadas sob vários construtos teóricos. (Head 1978, 1985, 1996; Pisciotto 1998; Cardoso 1989, 1993a, 1993b, 1998; Cardoso / Ferreira 1985; Cardoso / Rollemberg 1994; Mota 1994a, 1994b; Mota / Rollemberg 1995, 1997; Aguilera 2002, 2004).

Servindo-me das cartas lexicais específicas das variantes de *cambalhota*, em cada um dos seis atlas já nominados, pretendo, neste artigo: i) demonstrar, com dados sincrônicos e diacrônicos registrados em cartas geolingüísticas, a distribuição de variantes lexicais do campo das brincadeiras infantis, em particular sobre a *cambalhota*; ii) buscar na história social, econômica e política de cada um desses estados – Amazonas, Paraíba, Sergipe, Bahia, Minas Gerais, e Paraná – a possível motivação para cada uma delas; e iii) tentar estabelecer uma correlação de natureza sócio-histórica entre as ocorrências comuns a dois ou mais estados.

---

<sup>1</sup> Os atlas estão aqui relacionados pela posição geográfica que ocupam dentro do território brasileiro, no sentido Norte > Sul e não pela ordem cronológica de sua publicação.

### 3. Um olhar sobre a ocupação das terras dos seis estados

#### 3.1 O estado do Amazonas

Trata-se do maior estado brasileiro com 1.577.820,2 km<sup>2</sup>, mas com baixa densidade populacional (1,78 hs/ km<sup>2</sup>). Todo esse território ficava dentro dos limites de posse da coroa espanhola, e tem-se notícia de que, no início do século XVI, o espanhol Francisco de Orellana desceu o rio Marañón até alcançar o Atlântico (1539-1542). Durante quase dois séculos, foi palco de ocupação de diversos grupos: espanhóis, ingleses, holandeses, franceses que se dedicavam a atividades várias, dentre elas o comércio de madeiras, pescado, plantio de cana, de algodão e de tabaco, que se intensificaram até o século XVII, quando foram expulsos por tropas da União Ibérica (1640), garantindo a soberania lusitana sobre o território.

A presença dos bandeirantes de origem portuguesa, liderados por Antônio Raposo Tavares, deu-se entre 1648 e 1652, época em que a Espanha já perdera em definitivo a entrada da bacia amazônica, e os portugueses, ao contrário, haviam se apossado formalmente da região em nome da coroa lusitana. A presença dos missionários foi fundamental para barrar os franceses instalados em Caiena e que pretendiam descer o litoral para alcançar o Amazonas. Mais tarde, os missionários de várias ordens religiosas encarregaram-se de aproveitar o imenso espaço conquistado, tornando-o produtivo e dedicando-se à conversão católica dos gentios, à sua incorporação ao domínio político da coroa mediante o aprendizado da língua portuguesa, à organização das tribos em núcleos de caráter urbano e, sobretudo, ao aproveitamento racionalizado de sua força de trabalho em atividades extrativas e agrícolas. Devido a esse trabalho dos missionários junto aos aldeamentos, surgiram dezenas de povoados ao longo do curso dos rios.

Ao lado desse progresso, incentivavam-se as explorações científicas a fim de se examinarem terrenos e rios, com vistas a seu aproveitamento agrícola. Fizeram-se também minuciosos trabalhos topográficos e ecológicos, que muito contribuíram para melhor conhecimento da região, de seus recursos e de suas populações. No final do século XVIII (1791), fixou-se a capital da província no povoado da Barra, atualmente Manaus.

Ainda no período colonial, ocorreu o conflito denominado cabanagem: movimento da população de raízes indígenas contra os dirigentes que lhes pareciam estranhos às suas aflições, bem como protesto contra distâncias sociais e econômicas que não lhes permitiam o acesso ao bem-estar material nem aos postos da mais alta administração regional.

Durante o século XIX, o Amazonas atraiu diversas expedições científicas voltadas para a identificação da flora, da fauna, do solo, do subsolo e dos grupos indígenas. O Museu Botânico, fundado em Manaus em 1883 por Barbosa Rodrigues, recolhia o material que se coletava na floresta e nas águas. Começam a chegar levas de nordestinos, que ocupam o interior, iniciando o *rush* da borracha. Manaus tornou-se um dos mais famosos centros exóticos da Terra. Tudo isso, porém, entrou em colapso com a emigração da Hevea (borracha) para o Oriente e a concorrência daquele mercado. A população aumentou num ritmo relativamente lento. Em 1850, somava cerca de trinta mil habitantes; cem anos depois, perto de meio milhão. Os contingentes nordestinos, denominados "arigós", levados no decorrer da segunda guerra mundial para a restauração dos seringais e produção

intensiva de borracha necessária à indústria bélica americana, não constituíram um peso ponderável.

O Amazonas despertou o interesse internacional para a inversão de capitais em seu povoamento e na exploração de seus múltiplos recursos naturais. Instalaram-se no Amazonas, dessa forma, fábricas, moinhos de trigo, refinaria e usina, além da abertura de uma zona franca em Manaus. A partir da década de 1960, rompeu-se em definitivo o isolamento do Amazonas por meio de sua incorporação ao sistema rodoviário brasileiro, com a abertura de estradas, todas confluindo para o eixo das comunicações interiores que têm como centro Brasília. Do ponto de vista regional, a abertura desses vários troncos contribui para a colonização e desenvolvimento econômico do Amazonas, bem como possibilita exploração mais sistemática de lençóis de petróleo e jazidas de manganês e estanho em artérias vitais do estado. Em 1987, o governo federal anunciou a descoberta de depósitos de petróleo de boa qualidade, que se acreditava alcançar volume igual a todas as reservas então conhecidas no país. A questão ecológica, avultada nessa década, exacerbou-se em 1989, com um movimento internacional pela preservação da Amazônia. Nos primeiros anos da década de 1990, a Zona Franca de Manaus enfrentou uma profunda recessão, que atingiu basicamente a indústria de eletro-eletrônicos, plásticos e vidros, o que aumentou drasticamente o desemprego na região.

### 3.2 O estado da Paraíba

A Paraíba é um estado com 56.584,6 km<sup>2</sup>, densidade demográfica de 60,86 habitantes por km<sup>2</sup>, que fica no Leste da região Nordeste. Fundada em 1585, foi visitada desde 1501, quando da primeira expedição portuguesa para reconhecimento de suas costas.

A colonização portuguesa, na área hoje ocupada pelo Estado da Paraíba, foi dificultada pela presença dos franceses, que ocuparam a região no início do século XVI. Em 1634, a região foi tomada por holandeses, que ali permaneceram por 20 anos, quando foram expulsos por André Vidal de Negreiros. Paralelamente a esses conflitos, ocorriam permanentes batalhas com os índios, entre tentativas de aprisionamento e revoltas dos nativos. Os paraibanos, durante o início do século XIX, participaram ativamente de movimentos populares, vinculados à revolta contra a corte portuguesa e aos altos impostos de importação e de exportação (Revolução Pernambucana de 1817) e contra a Constituição (Confederação do Equador, 1824).

### 3.3 O estado de Sergipe

Sergipe é o menor Estado brasileiro, situado na parte Leste da região nordeste, com 22 050, 3 km<sup>2</sup> e densidade populacional de 80,92 hs/ km<sup>2</sup>. A colonização, por sua vez, teve início na segunda metade do século XVI, quando ali começaram a chegar navios franceses, cujos tripulantes trocavam objetos diversos por pau-brasil, algodão e pimenta-da-terra. Os portugueses, quando se dirigiam à Bahia, também aportavam freqüentemente na enseada do rio Real, em solo sergipano. A conquista das terras ao norte da Bahia, onde se encontra o território do Estado de Sergipe, foi iniciativa de um grande proprietário de terras na região,

que, com a ajuda dos jesuítas, tentou catequizar os nativos que ali encontraram. A conquista e a colonização do território facilitaram as comunicações por terra entre a Bahia e Pernambuco e permitiram a sujeição das tribos indígenas, além de impedirem novas incursões dos franceses. Todavia, a colonização propriamente dita somente aconteceu em 1590, após a destruição das tribos indígenas hostis. Na primeira metade do século XVII, sofreu a invasão dos holandeses, o que perdurou até 1645, com a retomada do território pelos portugueses. Em 1723, a então capitania de Sergipe D'El-Rei foi anexada à Bahia. Somente em 1823, depois de várias guerras e de resistência às tentativas de anexação, a capitania de Sergipe tornou-se definitivamente emancipada da Bahia, passando a constituir um dos Estados da Federação, em 1889, com a proclamação da República.

### 3.4 O estado da Bahia<sup>2</sup>

A Bahia, localizada no sul da região Nordeste, tem um território com 567.295,3 km<sup>2</sup>, e uma densidade populacional de 23,03 hs/ km<sup>2</sup>. No início de 1500, abrigou a esquadra dos descobridores portugueses liderados por Pedro Álvares Cabral. O povoamento da região, no entanto, somente teve início no ano de 1534, sob forte influência dos jesuítas. A cidade de Salvador, fundada em 1549, tornou-se a primeira capital do Brasil e o tráfico de escravos africanos teve, na Bahia, um de seus principais pólos receptores. No século XVIII, a região foi atacada por holandeses, expulsos depois pelos portugueses, com o reforço de milhares de brasileiros, filhos de europeus com indígenas, que habitavam a terra. Como primeiro foco de colonização portuguesa no Brasil, a Bahia manteve, por cerca de um século, o título de mais importante porto marítimo do hemisfério sul, movimentando intenso comércio com a Europa, Ásia e África, enquanto a criação de gado, o plantio da cana e o fabrico de açúcar impulsionavam a colonização do interior.

### 3.5 O estado de Minas Gerais

Minas Gerais, localizado no Noroeste da região Sudeste, ocupa uma superfície de 588.383,6 km<sup>2</sup> com uma densidade populacional de 30,4 hs/ km<sup>2</sup>. Com relação ao povoamento de seu território, a história registra que, ao contrário da maioria dos outros estados, o movimento iniciou-se pelo interior mineiro, isto é, deu-se do centro para a periferia, devido ao ciclo do ouro. Assim, os primeiros povoados surgem nos séculos XVI e XVII com a incrementação da atividade pastoril e das bandeiras, seguindo-se o século XVIII com a exploração das minas e o movimento dos tropeiros, movimentação social que se irá intensificar nos séculos XIX e XX, permitindo maior intercâmbio entre as regiões.

Grande contingente de bandeirantes da Capitania de São Vicente, mineradores procedentes da Bahia, Rio de Janeiro, Pernambuco e outras capitanias, além de portugueses que aqui estavam ou que vieram principalmente das ilhas dos Açores e da Madeira, foram para a região ao longo do caminho que ia do vale do Paraíba até Vila Rica (atual Ouro Preto). Tanta gente querendo minerar provocou incidentes entre os bandeirantes e

---

<sup>2</sup> <http://www.rootsweb.com/~brawgw/ba/>.

emboabas – os forasteiros – tornando Minas uma região violenta. Para pacificar e melhor administrar a região, resolveu-se criar, no mesmo ano de 1709, a nova Capitania de São Paulo e Minas do Ouro, que, por sua vez foi desmembrada em 1720, em duas outras: a Capitania de Minas Gerais e a de São Paulo. Com a descoberta de ouro na região sul de Minas, a partir da década de 1740, começa a ser povoada essa região, que até então era totalmente selvagem. A cobrança de altos impostos sobre o ouro extraído provocou, em Minas Gerais, dois grandes movimentos de independência durante o século XVIII.

### 3.6 O estado do Paraná

O povoamento do Paraná inicia-se pelo litoral com a fundação dos primeiros arraiais no final do século XVII, pelos paulistas, que para lá se deslocaram em busca de ouro e de índios. No século seguinte, com a escassez do ouro na região e a sua descoberta em solo das Minas Gerais, inaugura-se a fase do tropeirismo e da criação e comércio de gado bovino, com o estabelecimento de latifúndios e a criação de povoados ao longo do caminho das tropas. No final do século XIX, inicia-se outra onda povoadora com a vinda de mineiros e paulistas para o norte do estado à procura de terras para o plantio do café, ciclo que se encerrará somente no início do século XX, quando ocorre nova onda povoadora, em direção ao oeste, pelos gaúchos e catarinenses descendentes de imigrantes alemães, italianos e eslavos.

## 4. Um olhar sobre os seis atlas publicados

### 4.1 Atlas lingüístico do Amazonas – ALAM

O Atlas Lingüístico do Amazonas é o resultado da tese de doutorado de Cruz (2004) e consta de 107 cartas fonéticas e 150 cartas lexicais, dentre as quais destacamos a lexical de nº 76 sobre a *cambalhota*. A autora selecionou nove localidades ou pontos lingüísticos no estado e em cada uma delas entrevistou seis informantes que responderam a um questionário de 495 perguntas.

### 4.2 Atlas lingüístico da Paraíba – ALPB

O Atlas Lingüístico da Paraíba, de Menezes/ Aragão (1977), consta de 149 cartas dentre as quais destacamos as de nº 102 e 103. As autoras selecionaram 25 localidades-base e 75 localidades-satélite, entrevistando em cada uma um nº variável de informante (de 1 a 10) que responderam a dois Questionários: o Geral (289 questões) e o específico (588 questões) sobre os cinco principais produtos agrícolas: abacaxi, mandioca, cana-de-açúcar, agave e algodão.

### 4.3 Atlas lingüístico de Sergipe – ALSe

O Atlas Lingüístico de Sergipe, de Ferreira/ Mota/ Freitas/ Andrade/ Cardoso/ Rollemberg/ Rossi (1984), consta de 182 cartas, dentre as quais destacamos a de nº 113 sobre a *cambalhota*. As autoras selecionaram quinze localidades ou pontos lingüísticos no estado e em cada uma delas entrevistaram dois informantes que responderam a um questionário de 686 perguntas.

### 4.4 Atlas prévio dos falares baianos – APFB

O Atlas Prévio dos Falares Baianos, de Rossi / Ferreira/ Isensee (1963), consta de 154 cartas, dentre as quais destacamos a de nº 109 sobre a *cambalhota*. Os autores investigaram 50 localidades em cada um dos quais foram entrevistados de um a seis informantes (na maioria dos pontos, dois informantes) que responderam a um questionário de 182 perguntas.

### 4.5 Esboço de um Atlas lingüístico de Minas Gerais – EALMG

O Esboço de um Atlas Lingüístico de Minas Gerais, de Ribeiro/ Passini/ Gaio/ Zágari (1977) consta de 73 cartas, abrangendo os campos: fenômenos da natureza e brincadeiras infantis. As de nº 27, 28 e 29 apresentam as variantes para *cambalhota*. Os autores selecionaram cento e dezesseis pontos lingüísticos no estado, em cada um dos quais entrevistaram um informante principal, acompanhado de um ou mais auxiliares, que responderam a um questionário de 415 perguntas.

### 4.6 Atlas lingüístico do Paraná – ALPar

O Atlas Lingüístico do Paraná é o resultado da tese de doutorado de Aguilera (1994) e consta de 92 cartas léxicas, 70 cartas fonéticas e 29 sintéticas, dentre as quais destacamos a de nº 88 sobre a *cambalhota*. A autora selecionou sessenta e cinco pontos lingüísticos no estado e em cada um entrevistou dois informantes que responderam a um questionário de 325 perguntas.

## 5. Distribuição diatópica das variantes para *cambalhota* nos atlas lingüísticos e sua relação com a história social

Dos Atlas destacamos as unidades léxicas e variantes mais freqüentes: *cambalhota* (*calambota*, *carambota*, *calambiota*, *carambola*, *carambela*); *cambota* (*maria cambota*, *maria escambota*, *virando cambota*, *virar cambota*, *girar cambota*, *virando escombota*, *cambote*, *pular de cambote*), *cambona* (*maria escambona*, *maria escambunda*, *maria*

*escambonda, maria chambomba, maria chambona, maria chombona*); *bunda canastra, maria canastra; canga, virando canga, cangapé, cangalapé; pulo mortal, salto mortal; tubi, maria tubi, corta tubi*. Dentre as formas menos freqüentes, registramos: *tambiroque, mané gostoso; pirueta; capoeira; cabriola; boldando e coqueiro*.

O Quadro abaixo apresenta a distribuição diatópica das variantes para *cambalhota* em cada um dos estados pesquisados: Amazonas, Paraíba, Sergipe, Bahia, Minas Gerais e Paraná, indicando a porcentagem das ocorrências de acordo com o número de localidades investigadas.

Quadro I– *Cambalhota* nos Atlas

| Variantes/atlas            | ALAM | ALPB | ALSE | APFB | EALMG | ALPar |
|----------------------------|------|------|------|------|-------|-------|
| cambalhota                 | 88%  | -    | -    | 2%   | 37%   | 2%    |
| cambota/escambota          |      |      |      | 44%  | 53%   | 100%  |
| cambona/escambona          |      | -    | 100% | 24%  |       | -     |
| bunda/maria canastra       | 11%  | 100% | 20%  | 16%  |       | -     |
| canga/cangapé/cangalapé    | 22%  | 28%  | 7%   | 14%  |       | -     |
| cabriola                   |      | -    | -    | 10%  |       | -     |
| pulo/salto mortal          | 33%  | 4%   | 20%  | 8%   | 13%   | 23%   |
| tubi/maria tubi/corta tubi |      | -    | -    | 6%   |       | -     |
| capoeira                   |      |      |      | 6%   |       | -     |
| mané gostoso               |      |      |      | 2%   |       | -     |
| pirueta                    |      | -    | -    | -    | 3%    | 24%   |
| coqueiro                   |      | 4%   |      |      |       | -     |
| boldando                   |      | 8%   |      |      |       | -     |

Este Quadro permite refletir sobre aspectos lingüísticos de interesse para a história do Português Brasileiro do ponto de vista da constituição do léxico, uma vez que a distribuição diatópica das variantes lexicais nos diferentes atlas parece estar associada aos movimentos do homem no espaço, principalmente os que dizem respeito à penetração, passagem e/ou ocupação permanente, suscitadas pelos ciclos econômicos que deram motivo ao seu deslocamento e que marcaram a história do Brasil.

O Quadro gera outras reflexões acerca: i) de tratar -se de um conceito que se reveste de mais de uma dezena de variantes lexicais e que suscitam, por sua vez, outras dezenas de variantes fonéticas e morfológicas; ii) da posição da Bahia, como zona de irradiação dos dois dialetos (falares) estabelecidos por Nascentes (1958) – o do Norte e o do Sul, em que co-ocorre quase a totalidade das variantes elencadas; iii) da possibilidade de uma análise das isoglossas formadas por *bunda/maria canastra* e *cangapé/cangalapé* em direção ao norte; e *cambota, cambalhota, pulo/salto mortal* em direção ao sul; iv) da entrada de inovações lexicais em todas as regiões estudadas como *pulo/salto mortal*; v) da semelhança de área lingüística formada pelas variantes co-ocorrentes em Sergipe e Bahia; vi) da influência de Minas Gerais sobre a fala paranaense, talvez reflexo da influência paulista sobre ambos os estados ao longo da história.

No ALAM, verificam-se três vertentes: a 1ª com os registros típicos dos falares do Norte, representados por *bunda canastra* e *cangapé*, colocando em evidência a

contribuição, embora tímida, da fala dos nordestinos que migraram para o Amazonas na época do *boom* da borracha, no final do século XIX e início do XX. A 2ª, vertente com *cambalhota* e variantes: *calambota*, *calambiota*, *carambota* e *carambola*, registradas em oito localidades, apontam para a influência dos falares sulistas sobre os do Norte: trata-se de uma inovação no léxico amazônico dada a forte corrente migratória no sentido sul>norte que vem se operando desde 1960. A 3ª, *pulo/salto mortal*, são as inovações certamente levadas pela mídia e pelas atividades circenses representadas pelo teatro mambembe que percorria as regiões interioranas, principalmente a partir da 2ª metade do século passado.

Do ALPB constam *bunda canastra*, *boldando*, *pulo mortal*, *cangapé* e *coqueiro*.

*Bunda canastra* é a forma mais freqüente no falar paraibano, registrada em 100% das localidades pesquisadas, tendo-se irradiado, como já se explicitou, para o norte da Bahia que parece ser o limite natural dessa isoglossa em relação ao sul do Brasil. É forma característica do falar do Norte do Brasil dada a sua circunscrição aos estados do Amazonas, Paraíba, Sergipe e Bahia, conforme demonstram os atlas estudados.

Dentre as demais variantes léxicas, destaca-se a forma *cangapé*, recorrente na região litorânea baiana, mas disseminada pelo interior da Paraíba a partir da capital João Pessoa. *Pulo mortal* e *coqueiro* são, sem dúvida, inovações na língua.

No ALSE, predomina, em 100% dos pontos investigados, a forma *maria cambona* com suas variantes fonéticas, seguindo a linha de expansão rumo ao norte iniciada em território baiano. A segunda forma mais produtiva é *maria canastra*, derivada de *bunda canastra*, presente na Paraíba, Bahia e Amazonas, que se associou a *maria cambota* e *maria escambona* da fala baiana.

Consta, se bem que do registro de um único informante e de localidade povoada a partir do início do século XVIII, a forma *cangalapé*, derivada de *cangapé*, variante registrada no APFB, ALPB e no ALAM.

Na Bahia, junto à variante *cambota* incluíram-se *maria cambota*, *maria escambota*, *virando cambota*, *girar escambota*, *virar cambota*, *virando escambota*, *pular de cambote* registradas em vinte e duas localidades – 44%- situadas em sua maioria no interior da Bahia, cujo povoamento se deu entre os anos de 1750 a 1850. A unidade lexical *cambota* e suas variantes concentram-se mais especificamente na Zona da Chapada Diamantina e ao longo do curso do São Francisco, via de tráfego para os bandeirantes e mineradores na segunda metade do século XVIII e a primeira metade do XIX. Esses pontos serviram de centro irradiador da forma *cambote* pelo interior baiano em cujo território a forma lusitana se adequou à morfologia das palavras femininas do português brasileiro – *cambota* – estendendo-se nos séculos seguintes para as zonas periféricas.

A segunda forma mais produtiva, em 24% das localidades baianas, é *cambona* com as variantes *maria escambona*, *maria escambunda*, *maria escambonda*, às quais incluem-se, por aproximação fonética, as formas *maria chambomba*, *maria chambona* e *maria chombona*. *Cambona* e variantes estão registradas em doze pontos situados no Litoral Norte, na Zona do Recôncavo e na divisa com Sergipe, portanto, em regiões mais antigas e por onde se deu a entrada dos primeiros portugueses no início do século XVI, bem como a invasão dos franceses e dos holandeses poucos anos depois. A maioria dos municípios em que se acham os pontos lingüísticos pesquisados foi povoada entre o final do século XVII e a primeira metade do século XVIII por ação das entradas que tinham como objetivo aprisionar índios e destruir as reduções jesuíticas. Santos (1998: 429), ao analisar

escambona e escambota, conclui que podem ser «interpretadas como variantes fonéticas de cambona e cambota ou podem estar relacionadas a *escambar*, *escambo*, em cuja constituição semântica estão as idéias de *permuta*, *troca*, *mudança*, que poderiam estar associadas ao movimento da cambalhota».

*Bunda canastra* foi registrada na fala de informantes de oito localidades – 16% – situadas no Norte, nas Zonas do Baixo Médio São Francisco e em toda a divisa com Alagoas, indicando estar na periferia do ponto irradiador dessa lexia, provavelmente em algum dos estados do Nordeste e que, na ausência de atlas dos estados de Alagoas, Pernambuco e Rio Grande do Norte, comprova-se pela alta frequência dessa variante no ALPB, que ocupa 100% do território paraibano.

*Canga* e as variantes *virando canga* e *cangapé*, registradas em sete localidades – 14% – irradiam-se para o litoral sul, com pouca penetração no interior. As localidades, na sua maioria, estiveram ligadas no século XVIII ao movimento dos bandeirantes e no século XIX ao dos tropeiros.

*Cabriola*, de clara influência francesa (Cardoso 1989, 1991), em cinco localidades, inicia-se no litoral e irradia-se para o interior. Outras variantes léxicas apresentaram baixo índice de ocorrência: *pulo* ou *salto mortal*, com 8%; *capoeira* e *tubi* com as variantes *maria tubi* e *corta tubi*, com 6%; e finalmente com 2% de ocorrências *maria cambalhota*; *carambela*; *tambiroque* e *mané gostoso*.

No EALMG constam as variantes: *cambota*, *cambalhota*, *salto mortal* e *pirueta*. As variantes *carambota* e *escambota* foram consideradas, neste estudo, variantes fonéticas de *cambalhota* e *cambota* respectivamente.

*Cambota* é a forma mais frequente no falar mineiro, abrangendo 53% das localidades estudadas, disseminando-se por todo o Estado, mas com ampla concentração na região sul e central e rarefazendo-se no nordeste, na divisa com a Bahia. Como a ocupação do atual estado de Minas Gerais iniciou-se pelo interior mineiro, isto é, deu-se do centro para a periferia, devido ao ciclo do ouro, a distribuição diatópica da variante fonética *escambota*, na direção norte-sul e bastante produtiva no falar baiano, pode indicar o vai-vem dos garimpeiros e dos tropeiros nos séculos XVIII e XIX.

*Cambalhota*, concentrando-se nas regiões leste e sudeste, constitui uma espécie de «inovação», procedente talvez do Rio de Janeiro a partir do século XIX.

*Salto mortal*, no sudeste e com baixa frequência no oeste e nordeste, em regiões mais recentemente povoadas, parece refletir uma linguagem mais inovadora, provavelmente por influência do contato com os grandes centros e com os espetáculos circenses.

*Pirueta*, no sul, na divisa com São Paulo, também representa uma variante mais inovadora, que se incorporou ao léxico do português brasileiro, a partir do advento da aviação, e difundida nos maiores centros comerciais e industriais do século XX: São Paulo e Rio de Janeiro.

No ALPR, a forma predominante, em 100% dos pontos pesquisados, é *cambota*/*virar cambota*, refletindo a influência do falar paulista e mineiro sobre o falar paranaense. Registram-se, igualmente, as formas inovadoras *pirueta*/*piruleta* e *salto mortal*, com 23% e 24%, respectivamente, disseminadas por todos os pontos sem constituir uma isoglossa que se explique por um único movimento histórico que não seja o avanço da tecnologia e o aumento do poder aquisitivo que colocam ao alcance da maioria da população os aparelhos de rádio e de televisão, o acesso fácil à escola e a outros meios de informação, como

jornais, revistas e livros, além da diversificação nas formas de lazer, como a ida a espetáculos circenses. Há que se considerar, do mesmo modo, as formas de comemoração de datas cívicas, hoje apenas em pequenas cidades, caracterizadas pelos desfiles escolares, onde sempre há as balizas, jovens estudantes acrobatas que abrem os desfiles fazendo coreografias com *piruetas* e *saltos mortais*.

## 6. Análise semântico-lexical das variantes cartografadas

Com base no critério do maior índice de ocorrência – 44% no APFB, 53% no EALMG e 100% no ALPR –, iniciamos a análise das designações relativas a cambalhota, pela variante de maior frequência nos seis atlas consultados: *cambota*. Na norma padrão essa unidade léxica nomeia, dentre outros referentes, a «armação arqueada, de madeira, que serve de molde e de suporte para a construção de arcos e abóbadas; címbrio, gambota» (Houaiss/Vilar/Mello 2001). Já Ferreira (2004), além de defini-la como «parte circular da roda de carro (1), na qual se fixam os raios e o aro externo», classifica-a como um brasileirismo, variante de *cambalhota* e como brasileirismo do MA e do RS na acepção de *cambaio* (de pernas tortas). Nascentes (1988), além de apresentar definição similar à de Houaiss/Vilar/Mello, apresenta-a, a exemplo de Ferreira, como variante de *cambalhota*. Atribui-lhe ainda a origem céltica *camb* (com a idéia de encurvar), informação confirmada por Cunha (1996) que acrescenta ser *cambota* derivada de *cambiar* que, por sua vez, seria oriunda do latim *cambiare*, formado com o radical céltico *camb-* «arqueado, curvo, alternado, trocado». Já Machado (1987) imputa a origem de *cambota* a *cambar*, de *camba* (peça das rodas de carros), originário do radical céltico *camb-* «arquear, encurvar; alternar, trocar». Tanto Cunha como Machado informam o ano de 1813 (Moraes) como a datação de *cambota* e o séc. XIII para *cambar*. Pelas informações dadas pelos lexicógrafos, pode-se inferir que a utilização da unidade lexical *cambota* para nomear a brincadeira em questão pode ter sido inspirada na própria etimologia da palavra, já que os semas «encurvar», «curvo», «arquear», presentes no radical *camb-* e de seus derivados *cambiar* e *cambar* também podem ser identificados na definição de *cambota* como variante de *cambalhota*, já que o ato de «virar o corpo sobre a cabeça e cair sentado» pressupõe o curvar e o arquear do corpo (Santos 1998: 429). Considerando que *cambota* é uma variante de *cambaio* (pernas tortas), pelo processo de associação ou até mesmo por dificuldade de diferenciar os traços semânticos dos dois referentes – brincadeira e as pernas arqueadas – o falante pode ter optado por atribuir uma mesma designação para referentes diferentes, processo ocorrido em três, das quatro regiões aqui focalizadas – maior ênfase na região Sul e menor na região Nordeste.

Sobre a variante *cambota*, Santos (1998: 429) discorre:

um olhar aligeirado a essa forma poderia conduzir a uma explicação «simplificada», interpretando-a como resultante de redução, por processos fônicos, de cambalhota. Mas a consulta aos dicionários mostra que essa unidade lexical tem «luz própria». Moraes Silva atribui a *cambota* essas significações primitivas em relação às que são objeto desse estudo, todas apresentando o traço [+ curvo, arqueado]: «molde de madeira com que se forma os simples arcos e abóbadas» ou peça mecânica que transmite o movimento de vai-e-vem, transformando-o em circular. Por último, o lexicógrafo apresenta a forma como equivalente à «reviravolta, cambalhota». Flexionada no plural (*cambotas*), designa «cambaio, torto».

Assim, vemos que a constituição semântica de *cambota* influiu na extensão do seu emprego a outros referentes. Os próprios dados dos atlas confirmam essa hipótese. A base *cambota* está documentada para «pessoa que tem as pernas arqueadas» no ALPB (onze ocorrências) onde, aliás, não se constata *cambota*, para designar *cambalhota*.

Há que se considerar igualmente a entrada de *cambote* em Moraes Silva (1922) para quem a unidade lexical só tem um significado: «*acto de por a cabeça no chão e levantar e virar o corpo até que os pés toquem de novo no chão; cambalhota*», o que permite assegurar: i) *cambote* já era comum na fala popular de Portugal tendo sido transplantada para o Brasil pelos primeiros povoadores; e ii) seus descendentes, os bandeirantes paulistas, durante o ciclo econômico do ouro, incumbiram-se de disseminá-la pelo interior baiano, mas adequando-a à morfologia dos nomes femininos terminados em -a.

Outra variante bastante produtiva, mas apenas na região Nordeste, é *cambona* – 100% no ALSE e 24% no APFB –, originariamente do vocabulário náutico, designando a «mudança súbita no curso da embarcação» (Houaiss/Vilar/Mello 2001), «mudança rápida na direção das velas ou do rumo das embarcações» (Ferreira 2004). Este último lexicógrafo registra a seguinte acepção para *cambona*: «vira-volta, reviravolta, cambalhota». Cunha (1996) concebe-a como uma palavra derivada de *cambiar* (reviravolta) e Nascentes (1988), como oriunda de *cambar*.(séc. XIII). Santos (1998: 429) registra que «por extensão, *cambona* passou a designar «viravolta, reviravolta, cambalhota» em razão da volta rápida com o corpo necessária para a execução desses movimentos». Pode-se indagar se o uso dessa designação teria sido influenciado pelo convívio da população com os colonizadores e com embarcações marítimas, considerando-se a grande orla litorânea que margeia os estados do Sergipe e da Bahia e a importância econômica das atividades voltadas para a construção naval nesses dois estados.

Interessante o uso da designação *bunda-canastra* – 11% no ALAM, 100% no ALPB e 20% no ALSE e 16% no APFB –, para nomear a brincadeira em questão. Essa expressão bem própria do Nordeste brasileiro não está registrada nos dicionários consultados, exceto no *Dicionário de Folclore*, de Cascudo (1972). O verbete *bunda-canastra* esclarece: «bumba-canastra, virar *bunda-canastra*, cambalhota, apoiando a cabeça no solo, impelir o corpo, virando-o para frente, no sentido contrário à posição do rosto. Canastra é denominação popular das costas, espáduas, também canastro». Houaiss/Vilar/Mello (2001) e Ferreira (2004) registram, para *canastro*, além da acepção «espécie de canastra estreita e de bordos altos», a de «o corpo humano, especialmente o tronco», o primeiro marcando a segunda acepção como gíria e o segundo, como de uso informal. Cunha (1996) e Machado (1987) registram o século XVI como datação de canastro/canastra. Com base nessas informações, pode-se perceber a criatividade do falante ao criar a expressão metafórica *bunda-canastra*, inspirando-se provavelmente no conceito popular de canastra (costas, espáduas) e na própria posição do corpo ao virar uma *cambalhota*. A atribuição da designação *maria-canastra* para o mesmo referente (20% no ALSE) pode ser derivada da associação do antropônimo «maria», uma unidade muito produtiva na linguagem popular, na formação de expressões (maria-besta, maria-fumaça, maria-farinha), com *canastra*, no sentido popular já mencionado.

Um dado curioso a ser assinalado é o fato de *cambalhota*, a unidade lexical padrão usada para designar a brincadeira ora focalizada, ficar em terceiro lugar em termos de porcentagem de pontos lingüísticos com as ocorrências – 88% no AM, 2% na BA, 37% em MG e 2% no PR. Trata-se de uma palavra registrada na grande maioria dos dicionários

consultados. Houaiss/Vilar/Mello (2001), por exemplo, apresentam as seguintes acepções para *cambalhota*: «movimento ou exercício em que se faz o corpo girar para frente ou para trás, com ou sem apoio em qualquer superfície, realizando uma revolução em que os pés passam por cima da cabeça e voltam a tocar o chão; bagaço, cabriola, cambota». Por extensão de sentido: «qualquer salto acrobático» ou «qualquer movimento em que algo gira ou rodopia sobre si mesmo; reviravolta». Machado (1987) atribui-lhe a origem duvidosa do verbo *cambalear*, enquanto Cunha (1996) indica o verbo *cambiar*, derivado de *cambar* (séc. XVIII). Ambos os etimologistas registram o ano de 1813 (Morais) como a primeira fonte de registro de *cambalhota*. Trata-se, pois, de um item lexical da língua que se tem conservado no vocabulário dos brasileiros, sobretudo no dos mineiros.

Já *cangapé*, variante documentada nas regiões Norte e Nordeste – 22% no ALAM, 28% no ALPB, 7% no ALSE e 14% no APFB –, também não está dicionarizada como sinônima de *cambalhota* nas fontes consultadas. Há o registro das acepções de «pontapé na panturrilha para fazer o adversário cair durante a luta» (regionalismo do Brasil) e de «pontapé aplicado dentro da água, em uma espécie de jogo de capoeira» (regionalismo do MA e do AL). Houaiss/Vilar/Mello/Vilar/Mello (2001) registram também *cambapé* na acepção de *rasteira*. Logo, o uso dessa unidade lexical para nomear a brincadeira ora focalizada parece resultar da associação dos semas «cair», presente na primeira acepção, e «espécie de jogo de capoeira», constante da segunda acepção, já que a «brincadeira de virar o corpo sobre a cabeça e cair sentado» assemelha-se, de certa forma, aos movimentos praticados na luta de capoeira (jogo acrobático constituído por movimentos das pernas e braços).

Santos (1998: 429) corrobora essa associação com a capoeira quando levanta a hipótese de *cangapé* resultar de uma adaptação fônica (sob influência de *canga*) de *cambapé*, forma essa dicionarizada como «rasteira», «movimento artiloso, rápido e brusco em que alguém mete o pé ou a perna entre as de outra pessoa em luta, jogo ou brincadeira para provocá-lo a queda». Tal associação com outros jogos ou lutas estaria presente, também, em designações como *capoeira*, *pulo mortal* e *salto mortal*.

A designação *salto mortal* atribuída à mesma brincadeira nas três regiões, cujos atlas foram tomados como fonte de dados para este estudo – 33% no ALAM, 4% no ALPB, 20% no ALSE, 8% no APFB, 13% no EALMG e 23% no ALPR – parece recuperar o conhecido «salto beduíno» característico do atletismo, definido por Houaiss/Vilar/Mello (2001) como «salto mortal, de costas ou para trás, com torsão no ar e queda de frente». Portanto, uma definição com semas muito próximos aos constantes da definição de *cambalhota*: «movimento», «girar o corpo». O uso da expressão *salto mortal*, a exemplo de outras examinadas no campo das brincadeiras, faz-nos reportar à tese de Alinei (1980) sobre a «reciclagem de velhas palavras» para designar novos referentes. Sublinhe-se ainda que *salto mortal* foi a única designação documentada em todos os atlas brasileiros já publicados.

*Piruetta* foi outra designação documentada pelos Atlas de MG (3%) e do PR (24%) como variante de *cambalhota*, acepção não registrada nos dicionários consultados. Houaiss/Vilar/Mello (2001) a definem como «rodopio realizado sobre um único pé; giro do cavalo sobre uma das patas dianteiras; salto, cabriola». Machado (1987) considera-a originária do fr. *pirouette*, com datação em 1873, no dicionário de Domingos Vieira. Neste

caso, também parece ter havido uma extensão de sentido em *pirueta*, fato que justifica a sua apropriação para designar um novo referente.

Outra unidade lexical que integra o subcampo da brincadeira *cambalhota* e que também conserva semas como «salto», «acrobático», «virar no ar» é *cabriola*, definida por Houaiss/Vilar/Mello (2001) como «salto de cabra; salto ou saltito ágil, leve, desembaraçado, especialmente quando dado por brincadeira ou como manifestação de contentamento, alegria etc.; salto ágil ou acrobático em que o corpo se dobra ou vira no ar; *cambalhota*». Segundo Machado (1987), *cabriola* deriva do it. *capriola*, pelo francês *cabriole*, no Séc. XVII (Morais). A própria definição de *cabriola* por si só justifica o seu uso para nomear a «brincadeira de virar o corpo sobre a cabeça e cair sentado», no estado da Bahia.

Já com relação à unidade lexical *tubi*, documentada com baixa frequência no APFB (6%), é um exemplo de itens lexicais com motivação opaca para o uso como designação da brincadeira, cujas designações estão sendo analisadas, já que *tubi* designa um tipo de abelha silvestre, o ânus (brasileirismo popular), ou pênis (brasileirismo popular em MG), segundo Houaiss/Vilar/Mello (2001). Entendemos ser essa designação de natureza metafórica, cujo uso está circunscrito a pequenos grupos sociais e só uma pesquisa *in loco* poderia explicitar a motivação para o seu emprego como sinônima de *cambalhota*.

O conjunto de designações aqui analisadas deu mostras do fenômeno da variação e ilustra mecanismos utilizados pelos usuários da língua para nomear os referentes da realidade: reciclagem de velhas palavras, analogias, metaforização, dentre outras.

## Considerações finais

Com este trabalho, minha proposta foi descrever o espaço destinado a uma das brincadeiras infantis em seis Atlas regionais publicados no Brasil, analisando as designações neles registradas sob o duplo aspecto: o geolinguístico e o lexicológico, buscando associar a produtividade e expansão diatópica de cada lexia com os movimentos sócio-econômicos da história do Brasil.

O estudo realizado permitiu demonstrar que, quanto à distribuição diatópica das variantes de *cambalhota*: i) embora realizados em épocas distintas, num espaço de até 40 anos, os atlas registram um notável polimorfismo que se reflete nas variantes dialetais, ao contrário da esperada unidade léxica provocada por forças centrípetas, como a escola e os meios de comunicação de massa. Há que se ressaltar a constante mobilidade do homem pelas diversas regiões do Brasil, principalmente depois de 1960, quando levas intensas se deslocaram para as regiões Oeste e Norte; ii) é possível associar a distribuição diatópica das variantes léxicas aos movimentos da ocupação do espaço territorial através dos diversos períodos da história da formação do Brasil. Em especial, cito *cambota*, como forma mais antiga levada pelos bandeirantes paulistas para as diversas regiões por onde penetraram, seja em busca de índios para a escravidão seja, mais tarde, em busca de ouro e pedras preciosas (Paraná, Minas Gerais, Bahia); e *cangapé*, disseminada no Amazonas pelos nordestinos, durante o ciclo econômico da borracha; iii) a distribuição diatópica irregular de algumas variantes indica maior ou menor resistência de determinados itens lexicais, de acordo com o espaço geográfico e a história social correspondentes. Para ilustrar, cito

*cambalhota*, a que se pode atribuir o caráter de forma inovadora que, partindo do Rio de Janeiro, chega ao leste de Minas Gerais e mais recentemente ao Amazonas; e iv) a migração de unidades léxicas de um campo semântico para outro, como *pirueta* e *salto mortal*, representam formas neológicas que se disseminam por todas as regiões estudadas.

## Referências Bibliográficas

- Aguilera, Vanderci de Andrade (1994): *Atlas Lingüístico do Paraná*. Curitiba: Imprensa Oficial do Estado.
- (2002): Tupinismos lexicais no português brasileiro: trilhas e traços no Paraná. In: Sybille Grobe, Axel Schönberger (eds.). *Ex oriente lux: Festschrift für Eberhard Gärtner zu seinem 60. Geburtstag*. Frankfurt am Main: Valentia, 19-40.
- Alinei, Mário (1980): The structure of meaning revisited. In: *Quaderni di Semantica*. Bologna, Anno I, nº 2, 289-305.
- Cardoso, Suzana (1989): Sobre a presença de empréstimos em falares rurais brasileiros. In: XIX Congresso Internacional de Linguística e Filologia Românicas, Santiago de Compostela. *Atas...* A Coruña: Fundación «Pedro Barrié de La Maza, Conde de Fenosa», v. VI, 713-726.
- (1991): Sociolingüística e diatopia: empréstimos no português do Brasil. *Cadernos de Estudos Lingüísticos*, Campinas, UNICAMP, n. 20, 139-161.
- (1993a): No caminho de áreas dialetais brasileiras: [tS] no decurso. In: *Boletim da ABRALIN*, São Paulo, ABRALIN, n. 14, 301-312.
- (1993b). Sobre a africada [tch] no português do Brasil. *Dialectologia et Geolinguistica*, Journal of the International Society for Dialectology and Geolinguistics. Lincoln Europa, n. 1, 92-111.
- (1998): Inovação e conservadorismo no léxico rural brasileiro. In: XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza. *Atti...* Tübingen: Max Niemeyer Verlag, v. V, 109-119.
- , Carlota Ferreira (1985): *Dois estudos sobre o léxico dos 'falares baianos'*. Salvador: Centro de Estudos Baianos.
- , Vera Rollemberg (1994): Vera. A vitalidade de sarolha nos falares baianos. In: Ferreira, Carlota et al. *Diversidade do português do Brasil*. Estudos de dialectologia rural e outros. 2. ed. Salvador: Centro Editorial e Didático da UFBA, 1994, 43-52.
- Cascudo, Luís Câmara (1972): *Dicionário de folclore brasileiro*. Rio de Janeiro: Editora Tecnoprint S.A..
- Cruz, Maria Luiza de Carvalho (2004): *Atlas Lingüístico do Amazonas*. Rio de Janeiro: Universidade Federal do Rio de Janeiro. Tese de doutoramento. 3 vol.
- Cunha, Antonio Geraldo da (1996): *Dicionário etimológico Nova Fronteira da Língua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Editora Nova Fronteira.
- Ferreira, Aurélio Buarque de Hollanda (2004): *Novo Dicionário Aurélio da língua portuguesa*. 3. ed. Curitiba: Ed. Positivo.
- Ferreira, Carlota, Jacyra Mota, Judith Freitas, Nadja Andrade, Suzana Alice Cardoso, Vera Rollemberg, Nelson Rossi (1984): *Atlas Lingüístico de Sergipe (ALSe)*. Salvador: UFBA-FUNDESC.
- Head, Brian F. (1978) Subsídios do *Atlas prévio dos falares baianos* para o estudo de uma variante dialetal controvertida. *Cadernos de Estudos Lingüísticos*, Campinas, IEL-UNICAMP, 21-34.
- (1985) A alternância entre consoantes líquidas: um caso de condicionamento múltiplo. *XI Anais de Seminários do Grupo de estudos lingüísticos do Estado de São Paulo*, São José do Rio Preto: IBILCE – UNESP/GEL, 142-158.

- (1996): Os parâmetros da variação dialectal no português do Brasil. In: Inês Duarte, Isabel Leiria (Orgs.). Congresso Internacional sobre o Português. *Actas...* Lisboa: A. P. L./Colibri, junho, 141-165.
- Houaiss, Antonio/ Mario de Salles Vilar/ Manoel de Mello Franco (2001): *Dicionário Houaiss da língua portuguesa*. Rio de Janeiro: Objetiva Ltda..
- Machado, José Pedro (1987): *Dicionário etimológico da Língua Portuguesa*. Vol. 2. Lisboa: Livros Horizonte.
- Menezes, Cleuza Bezerra de/ Maria do Socorro Silva Aragão (1984): *Atlas Lingüístico da Paraíba*. Brasília: UFPB/CNPq, 2 vol.
- Morais Silva, Antonio de (1922): Dicionário de língua Portuguesa, v. I e II, facsimile da 2.<sup>a</sup> ed. 1813. Rio de Janeiro: Francisco Alves.
- Mota, Jacyra (1994a): Variação entre *ei* e *e* em Sergipe. In: Carlota Ferreira *et al.* *Diversidade do português: estudos de dialectologia rural e outros*. 2. ed. Salvador: Centro Editorial e Didático da UFBA, 141-146.
- (1994b): Consoantes constrictivas implosivas e vogais pretônicas no Nordeste. *Boletim da ABRALIN*, Salvador, ABRALIN, n. 15, 233-237.
- (1997): Consoantes implosivas: áreas conservadoras no «falar baiano». *Boletim da Associação Brasileira de Lingüística*, Maceió, Imprensa Universitária/UFAL, n. 21, 437-447, Ed. informatizada.
- (1998): Variantes palatais do português do Brasil. In: XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza, 1995, Palermo. *Atti...* Tübingen: Max Niemeyer Verlag, v. V, 475-483.
- , Vera Rollemberg (1995): Constrictivas implosivas em área nordestina. *Estudos: lingüísticos e literários*, Salvador, Mestrado em Letras, Universidade Federal da Bahia, n. 17, 79-86.
- Nascentes, Antenor (1958): *Bases para a elaboração do Atlas Lingüístico do Brasil*. Rio de Janeiro: Casa de Rui Barbosa/MEC, 1958.
- (1988): *Dicionário da língua portuguesa da Academia Brasileira de Letras*. Rio de Janeiro: Bloch Editores.
- Pisciotta, Harumi (1998): O lexical nos eixos horizontal e vertical. In: Vanderci de Andrade Aguilera (Org.). *A geolingüística no Brasil – caminhos e perspectivas*. Londrina: Universidade Estadual de Londrina, 243-252.
- Ribeiro, José, José Passini, Antonio Gaio, Mário Roberto Lobuglio Zágari (1977): *Esboço de um Atlas Lingüístico de Minas Gerais*. Rio de Janeiro: Ministério da Educação e Cultura/Casa de Rui Barbosa/Universidade Federal de Juiz de Fora.
- Rossi, Nelson/ Ferreira, Carlota/ Isensee, Dinah (1963): *Atlas Prévio dos Falares Baianos (APFB)*. Rio de Janeiro: Ministério de Educação e Cultura/Instituto Nacional do Livro.
- Santos, Denise Dias (1998): A cambalhota nos atlas regionais: um estudo semântico-lexical. XVI Jornada de estudos lingüísticos. *Anais*. vol II. Fortaleza: Universidade Federal do Ceará, 427-431.

## L'aspect du VP<sup>1</sup> fléchi: interactions entre les catégories lexicale et fonctionnelle

Cet article examine le mécanisme de la structuration de l'aspect au niveau du groupe verbal fléchi. On admettra ici l'hypothèse selon laquelle les constituants verbaux et nominaux possèdent la propriété de la référence homogène ou hétérogène<sup>2</sup>, qui se manifeste dans le domaine verbal à travers les types aspectuels. Les constituants en question seront marqués par le trait *[±hom]*<sup>3</sup> qui se transmet de façon compositionnelle d'un constituant à l'autre selon la hiérarchie syntaxique. En d'autres termes, le trait d'une catégorie supérieure est le résultat de l'interaction des traits de ses constituants. En ce qui concerne le domaine verbal, le *[±hom]* de la catégorie fonctionnelle flexion (I°) se combine avec le trait *[±hom]* de la catégorie lexicale de VP.

On définira d'abord le trait *[±hom]* au niveau fonctionnel, celui de la flexion verbale (I°) en illustrant la définition qui sera proposée au moyen du paradigme formé par les temps imparfait et passé composé (aoriste). Plus précisément, on montrera que l'imparfait représente une flexion homogène au niveau fonctionnel tandis que le passé composé possède les propriétés d'une flexion hétérogène. Notons que notre objectif ici n'est pas de faire une description détaillée de ces temps, mais d'en tirer seulement ce qui est pertinent pour le contraste homogène/hétérogène au niveau des flexions.

Seront ensuite examinées les interactions entre les traits *[±hom]* des prédicats complexes<sup>4</sup> et des flexions. Les compatibilités avec les VPs de types différents seront étudiées à deux niveaux: d'une part, avec le VP formé par le prédicat verbal et son argument interne et d'autre part, avec le VP supérieur formé par un VP proprement dit et son adjectif adverbial de mesure temporelle.

### 1. Description de l'aspect fonctionnel: passage au couple homogène/hétérogène

Les temps, en tant que marqueurs de l'aspect fonctionnel, sont des opérateurs portant sur les éléments dotés d'un aspect lexical. En utilisant la métaphore de Smith (1991: 93), les temps sont des lentilles de la caméra qui rendent les objets visibles au récepteur. Chaque temps particulier sélectionne une partie différente de l'objet qu'il veut focaliser. On

---

<sup>1</sup> Syntagme verbal («verbal phrase»).

<sup>2</sup> La notion de la référence homogène/hétérogène s'applique aux syntagmes nominaux et verbaux. Dans le domaine nominal *[+homogène]* = massif, pluriel indéfini, non-borné; *[-hétérogène]* =comptable, borné. Dans le domaine verbal *[+homogène]* = atélique, non-borné; *[-hétérogène]*= télique, borné.

<sup>3</sup> *[-hom]* = hétérogène; *[+hom]* = homogène.

<sup>4</sup> Nous considérons que le prédicat complexe est composé du verbe et de ses arguments.

adoptera ici l'approche bi-componentielle proposée par Smith 1991 selon laquelle l'aspect est une fonction de deux composantes:

1. la composante lexicale (*Aktionsart* des prédicats verbaux)
2. la composante fonctionnelle qui agit sur la composante lexicale.

Ces deux composantes ont une existence indépendante. En effet, bien que l'aspect fonctionnel impose des contraintes très fortes sur l'aspect lexical, ce dernier maintient néanmoins ses propriétés intrinsèques.

On défendra ici l'idée selon laquelle il existe une super-catégorie générale homogène/hétérogène qui peut s'appliquer à ces deux niveaux. L'homogénéité/hétérogénéité peut être lexicale ou fonctionnelle: au niveau lexical il s'agit de types de situations (*Aktionsarten*), tandis qu'au niveau fonctionnel il s'agit d'intervalles focalisés dans lesquels ces *Aktionsarten* sont vrais.

Les deux aspects fonctionnels généralement identifiés sont l'aspect imperfectif (duratif) et l'aspect perfectif (non-duratif, ponctuel). L'aspect perfectif réfère à la vérité de la situation entière y compris les points initial et final, tandis que l'aspect imperfectif considère la structure interne de la situation et n'affirme la vérité que d'un segment de la situation qui ne comporte pas de point final (cf. Comrie 1976: 16, Vet 1980: 76). En reprenant la définition de l'homogénéité/hétérogénéité, on dira qu'une catégorie fonctionnelle possède le trait [+hom] si elle présente l'intervalle du procès comme non borné par un point final et composé de sous-intervalles identiques, et elle est marquée par le trait [-hom] dans le cas contraire, c'est-à-dire si elle présente l'intervalle comme borné par un point final qui établit une transition du point de vue de la valeur de vérité: le contenu propositionnel de la phrase est faux avant le point terminal et il est vrai à partir du point terminal.

## 2. Imparfait/passé composé: l'opposition homogène/hétérogène au niveau fonctionnel

### 2.1. Catégorie flexionnelle homogène: l'imparfait

Il sera montré ici que l'imparfait est une flexion qui est marquée par le trait [+hom]. Smith 1991 distingue deux sous-catégories aspectuelles pouvant exprimer le point de vue imperfectif: l'imperfectif général qui se manifeste à travers l'imparfait en français et l'imperfectif progressif qui est réalisé par le progressif en anglais et par la construction *être en train de* en français. On ne traitera ici que de l'imparfait en tant qu'opérateur de l'aspect imperfectif général. L'imparfait possède les trois propriétés suivantes:

#### 1. Absence de bornes

L'imparfait renvoie à un moment du passé pendant lequel le procès se déroule, sans que soient précisés le début et la fin du procès (Gosselin 1996: 199). Ce fait explique les relations de compatibilité de ce temps avec les adverbiaux (cf. Hoepelman et Rohrer 1980: 102).

i) l'imparfait est incompatible avec les adverbiaux dénotant des intervalles bornés par un point terminal.<sup>5</sup>

- (1) \*Luc dormait de deux heures à quatre heures
- (2) \*Paul dormait jusqu'à quatre heures

Dans (1) l'adverbiale *de deux heures à quatre heures* borne le procès à ses points initial et terminal à la fois. Dans (2) le procès est borné uniquement à sa fin par l'adverbiale *jusqu'à quatre heures*. Il suffit donc que l'adverbiale borne le procès à son point terminal pour qu'il soit incompatible avec l'imparfait.

ii) l'imparfait est compatible avec les adverbiaux qui ne bornent pas l'intervalle au point terminal (cf. *depuis*):

- (3) Paul dormait depuis deux heures

L'adverbiale *depuis deux heures* présente l'intervalle de temps comme «ouvert à droite», c'est-à-dire comme non borné par le point terminal, et il est par conséquent compatible avec l'imparfait.

iii) l'imparfait est incompatible avec les adverbes cardinaux:

- (4) Luc allait au cinéma \*trois fois
- (5) Luc allait au cinéma \*tous les dimanches sauf un

Les adverbiaux cardinaux attribuent aux phrases (4) et (5) une valeur itérative en présentant un nombre donné d'occurrences particulières de l'action. Comme il s'agit d'occurrences discrètes d'une part, et que d'autre part l'imparfait présente le procès de manière non bornée, ces phrases ne sont pas grammaticales.

Par contre, l'imparfait est compatible avec les adverbes fréquentatifs qui n'indiquent pas la cardinalité des occurrences et présentent une évaluation de l'étendue de l'intervalle du procès:

- (6) L'année dernière Luc allait souvent/rarement /toujours au cinéma

Les phrases à l'imparfait contenant des adverbiaux fréquentatifs ont un aspect habituel qui ne distingue pas d'occurrences individuelles du procès. Bien plus, les occurrences individuelles des procès sont homogénéisées pour indiquer une habitude.

## 2. Continuité

Indépendamment du fait que l'imparfait présente un intervalle du procès comme non borné, il possède aussi une valeur continue. Smith (1986:106) propose un test qui permet de démontrer cette propriété de l'imparfait. Il s'agit de la conjonction d'une situation présentée à l'imparfait avec une autre qui continue dans le présent:

- (7) L'été passé ils construisaient une cabine; peut-être qu'ils la construisent encore.
- (8) Ce matin elle chantait; peut-être qu'elle chante encore.
- (9) Il croyait aux fantômes quand il était petit, et il y croit maintenant aussi.

---

<sup>5</sup> Sauf interprétation itérative.

Etant donné que la conjonction de l'assertion de la continuité convient tout à fait, on peut dire que l'imparfait présente un aspect continu.

### 3. Structure interne

Non seulement l'imparfait dénote un procès continu, mais il présente aussi la structure interne de l'intervalle comme composé de sous-intervalles identiques. Ce fait signifie que quel que soit le sous-intervalle où est saisi le procès, la valeur de vérité reste invariable:

(10) Max chantait depuis deux heures

L'intervalle de *chanter* est composé de sous-intervalles identiques de *chanter*. Si la phrase de (10) est vraie pendant l'intervalle de temps de deux heures, elle est vraie aussi de chaque sous-intervalle de cette période

(11) Max chantait depuis une heure

Peu importe la durée de l'intervalle, intervalle entier de (10) ou sous-intervalle de cet intervalle dans (11), il reste vrai que Max chantait.

On voit, ainsi, que l'imparfait offre une vision analytique<sup>6</sup> et continue du procès composé de sous-intervalles identiques et non borné par le point terminal. Toutes ces propriétés permettent d'affirmer qu'il s'agit d'une catégorie flexionnelle dotée du trait [+hom]. L'imparfait présente un intervalle de temps homogène à l'intérieur duquel il n'y a pas de changement de situation. La valeur de vérité reste la même tout le long de l'intervalle. On verra dans la section suivante que le passé composé contraste avec l'imparfait du point de vue de la propriété d'homogénéité.

## 2.2. Catégorie flexionnelle hétérogène: le passé composé (aoriste)

Dans l'emploi équivalent à celui du passé simple, le passé composé renvoie, d'après la tradition, à un aspect perfectif. Nous citerons les trois propriétés qui l'opposent à l'imparfait:

### 1. Bornage du procès

Le passé composé présente le procès sous l'aspect aoristique, à savoir comme autonome, ponctuel et inchoatif (Gosselin 1996:204). L'intervalle pendant lequel se déroule l'action est considéré entièrement y compris les bornes initiale et finale. Les compatibilités avec les adverbes de temps permettent de démontrer cette propriété qui contraste avec l'imparfait qui présente le procès comme non borné

i) le passé composé est compatible avec des adverbiaux dénotant des intervalles bornés par un point terminal

(12) Luc a dormi de deux heures à quatre heures

(13) Paul a dormi jusqu'à quatre heures

---

<sup>6</sup> Analytique signifie ici que l'imparfait fait apparaître la structure interne du procès.

Dans (12) le procès de *dormir* est borné par l'adverbial *de deux heures à quatre heures* qui marque le point initial et terminal de l'intervalle, et dans (13) le même procès se trouve borné à sa fin par l'adverbial *jusqu'à quatre heures*. Alors que le bornage effectué par ces adverbes les rend incompatibles avec l'imparfait qui marque l'aspect homogène non borné, ils conviennent parfaitement aux procès employés au passé composé.

ii) Par contre, le passé composé est incompatible avec les adverbiaux qui ne bornent pas l'intervalle à sa fin:

(14) \*Paul a dormi depuis deux heures

L'adverbial *depuis deux heures* présente l'intervalle du temps comme non borné à sa fin, et c'est cette propriété qui le rend incompatible avec le passé composé qui présente le procès comme borné à sa fin.

iii) Le passé composé est compatible avec les adverbes cardinaux:

(15) Luc est allé au cinéma trois fois

(16) L'année dernière Luc est allé au cinéma tous les dimanches sauf un

Les exemples (15) et (16) expriment une valeur itérative au moyen des adverbes cardinaux *trois fois* et *tous les dimanches sauf un*. Dans (15), il s'agit de trois occurrences discrètes et bornées de l'activité *aller*, tandis que dans (16) on peut distinguer une occurrence isolée où Luc n'est pas allé au cinéma.

## 2. Non-continuité

Le passé composé possède une valeur ponctuelle et non-continue. Si on utilise le test de Smith 1986 qui consiste à adjoindre une assertion énonçant que la situation continue dans le présent, on constate que les propositions deviennent contradictoires.

(17) ? \*L'été passé ils ont construit une cabine; peut-être qu'ils la construisent encore.

Les phrases au passé composé présentent les situations comme déjà terminées et par conséquent comme ne pouvant pas continuer dans le présent. La seule chose qui peut continuer, c'est l'état résultant d'un procès accompli.

(18) Tout d'un coup je l'ai compris (et je le comprends depuis)

Dans (18) le prédicat *comprendre* employé au passé composé fonctionne comme un achèvement qui dénote un procès conduisant à un état de compréhension. Ce n'est qu'au moment où le procès est accompli qu'on peut parler de l'état de compréhension exprimé par *comprendre* employé au présent.

Comme la conjonction de l'assertion de continuité est peu acceptable du point de vue sémantique (sauf quand il s'agit d'un état résultant), on dira que le passé composé aoriste exprime un aspect non-continu.

## 3. Absence de structure interne

Si le passé composé ne présente pas une structure interne d'intervalle, il distingue l'intervalle qui précède le point terminal de l'instant de ce dernier. Il en résulte qu'il y a une espèce de changement ou de transition qui change la valeur de vérité.

(19) Max a construit cette maison

Le passé composé présente le procès de *construire cette maison* comme étant borné par un point terminal. Avant ce point terminal, il n'est pas encore vrai que la maison soit construite. Le procès saisi avant le point terminal a une valeur de vérité «fausse» et ce n'est qu'au moment marqué par le point terminal que la valeur de vérité devient «vrai».

Il s'ensuit que le passé composé fait apparaître le procès comme étant borné par le point terminal. Il présente l'intervalle du procès de façon synthétique (en entier) sans considérer sa structure interne. Il n'est alors possible de distinguer que des parties: l'intervalle pendant lequel le procès tend vers son aboutissement, et l'instant qui borne le procès et qui sert de point d'aboutissement. Ces propriétés du passé composé en font une catégorie flexionnelle hétérogène. Le passé composé présente un procès comme impliquant un changement d'état, une transition qui change une valeur de vérité.

### 3. Les interactions aspectuelles: l'effet des flexions temporelles sur les VPs

Seront examinées ici les interactions entre les traits  $[\pm hom]$  des prédicats verbaux et des flexions. On verra comment ces traits sont attribués à la catégorie de  $I'$ , obtenue par la combinaison du VP et de la flexion ( $I^0$ ) et quels effets de sens résultent de cette combinaison. Il existe *a priori* quatre possibilités combinatoires entre les prédicats verbaux et les flexions du point de vue de leurs traits homogène et hétérogène:

- (20) a.  $I^0 [+hom] + VP [+hom]$   
 b.  $I^0 [+hom] + VP [-hom]$   
 c.  $I^0 [-hom] + VP [-hom]$   
 d.  $I^0 [-hom] + VP [+hom]$

Les sections 3.1.-3.4. présentent une analyse de ces combinaisons, ce qui permettra de mettre en évidence le mécanisme de l'attribution du trait homogène/hétérogène au niveau fonctionnel du domaine verbal.

#### 3.1 $I^0 [+hom] + VP [+hom]$

##### 3.1.1. $I^0 [+hom] + VP [+hom]$ non modifié

Il sera montré dans ce qui suit comment l'imparfait, qui est une catégorie flexionnelle homogène, interagit avec des prédicats homogènes tels que les états et les activités.

(21) Léa avait froid. Paul a allumé le chauffage. (état)

(22) Léa pleurerait. Paul a essayé de la consoler. (activité)

Dans (21) et (22), l'imparfait présente l'intervalle situé dans le passé pendant lequel l'état d'*avoir froid* (21) et le procès de *pleurer* (22) ont lieu. L'intervalle est présenté de façon analytique, c'est-à-dire comme doté d'une structure interne: il est composé de sous-intervalles identiques. Ainsi, dans (21) à chaque instant ainsi qu'à chaque sous-intervalle de la durée de l'état il est vrai que Léa avait froid et à chaque sous-intervalle du déroulement

du procès dans (22), il est vrai que Léa pleurait. L'absence de bornes qui est intrinsèque à des procès homogènes tels que les états et le activités est maintenue par l'imparfait qui offre, lui aussi, une vision non bornée du procès. De ce point de vue, les prédicats homogènes et l'imparfait sont parfaitement compatibles.

Selon les contextes, l'imparfait peut avoir des effets de sens non typiques avec les prédicats homogènes. Lorsque l'intervalle de l'action est exprimé par un adverbial temporel, on veut préciser que le procès couvre l'intervalle entier. L'imparfait ne prend pas en considération les bornes de l'intervalle.

(23) a. Hier il neigeait.

b. La semaine dernière il pleuvait sans cesse

Nous constatons ainsi que dans (23), le procès de *neiger* (a) et celui de *pleuvoir* (b) couvrent l'intervalle entier désigné par *hier* dans (a) et par *la semaine dernière* dans (b). Cet intervalle n'est pas présenté comme borné: il aurait pu commencer à neiger avant hier et à pleuvoir avant la semaine dernière et il peut continuer à neiger après hier et à pleuvoir après la semaine dernière.

Si l'adverbial désigne un intervalle qui est trop long pour qu'un événement singulier puisse l'occuper, l'interprétation itérative s'impose:

(24) Cette saison Paul jouait la sonate de Mozart

Puisque la durée d'une sonate n'occupe pas normalement une saison entière, il est clair qu'il s'agit de plusieurs occurrences du même procès.

### 3.1.2. $I^0$ [+hom] + VP [+hom] modifié par les adverbiaux de mesure temporelle

On vient d'examiner les compatibilités de l'imparfait, une flexion homogène, avec les VPs [+hom] non modifiés. Dans cette section on verra quelle est l'incidence de l'adverbial homogène en *pendant* combiné avec les VPs homogènes, sur la compatibilité du VP supérieur avec  $I^0$ .

Selon Gosselin (1996: 239), il existe une contrainte selon laquelle, lorsque l'intervalle du procès est mesuré par un adverbial, il doit être accessible à partir de l'intervalle de référence dénoté par la flexion. En d'autres termes, on ne peut mesurer l'intervalle du procès que lorsque la flexion présente un intervalle de référence borné. Il s'ensuit qu'à l'imparfait la présence d'un adverbial de durée crée un conflit. Comme l'imparfait est une flexion homogène, il présente un intervalle de référence comme non borné. D'autre part, le rôle de l'adverbial *pendant X* est de mesurer un intervalle du procès. Ceci est rendu impossible parce que l'intervalle du procès est situé dans l'intervalle de référence non borné. Comment se résout ce conflit ?

(25) a. ?\*Paul *était malade* pendant une semaine (état)

b. ?\*Marie *pleurait* pendant une heure (activité)

Les exemples de (25) sont inacceptables étant donné que les adverbiaux en *pendant* ne peuvent pas accéder aux bornes de l'intervalle à cause du caractère non borné de l'imparfait. Le conflit peut être résolu si on interprète ces phrases comme dénotant nécessairement un procès itératif et non un événement unique:

- (26) a. Chaque hiver Paul était malade pendant une semaine  
 b. Marie pleurait pendant une heure chaque fois qu'elle avait des problèmes  
 (27) a. \*L'année dernière Paul était malade pendant une semaine  
 b. \*Hier Marie pleurait pendant une heure sans aucune raison

Dès que l'interprétation itérative est rendue saillante (26), les énoncés deviennent possibles. Pourtant, avec l'interprétation non-itérative (27), le V' modifié par *pendant X* n'est plus compatible avec l'imparfait.

Si la flexion et le prédicat verbal possèdent un même trait, il est difficile de déterminer quel trait catégoriel l'emporte dans le processus d'attribution du trait [ $\pm$ hom] à I' qui est une catégorie supérieure résultant de la combinaison de la flexion (I°) et du VP. Pour répondre à cette question, on examinera dans la section suivante (3.2.) le cas où la catégorie fonctionnelle et la catégorie lexicale ont des traits différents. Etant donné qu'on suppose que le mécanisme de l'attribution de traits à la catégorie I' est le même, la conclusion de 3.2., qui détermine si c'est la catégorie fonctionnelle ou lexicale qui transmet ses traits à la catégorie supérieure, sera appliquée également au cas discuté dans cette section, où les catégories lexicale et fonctionnelle ont le même trait.

### 3.2 I<sup>0</sup><sub>[+hom]</sub><sup>+</sup> VP [-hom]

#### 3.2.1. I<sup>0</sup><sub>[+hom]</sub><sup>+</sup> VP [-hom] non modifié

Dans cette section nous examinerons les effets de sens résultant de l'interaction entre une flexion homogène (l'imparfait) et des prédicats hétérogènes (les accomplissements et les achèvements).

##### 3.2.1.1 I°<sub>[+hom]</sub><sup>+</sup> VP [-hom] d'accomplissement

Soit les exemples suivants:

- (28) a. Paul construisait une maison quand Marie est venue le voir  
 b. Max écrivait un roman quand on a frappé à la porte

Les phrases qui résultent de cette combinaison sont acceptables, ce qui signifie qu'une hétérogénéité lexicale est compatible avec une homogénéité fonctionnelle. Il s'agit à présent de déterminer quel trait est attribué dans ce cas à I'.

Dans les exemples de (28), les procès dénotés sont présentés de façon continue et n'incluent pas de point terminal. La représentation continue des procès à l'imparfait rend possible leur interruption par des procès ponctuels employés au passé composé. Aucune de ces phrases n'implique que le procès a atteint son terme: la maison n'est pas construite et le roman n'est pas écrit. Il s'ensuit qu'employés à l'imparfait, les accomplissements fonctionnent de façon analogue aux activités étant donné que la flexion homogène laisse hors du champ de focalisation leurs bornes intrinsèques. Ainsi, c'est le trait de la flexion qui l'emporte sur le trait lexical et qui est percolé à la projection intermédiaire (I') de la flexion.

La compatibilité de I' avec l'adverbial non bornant *depuis X* (29) et l'incompatibilité avec l'adverbial bornant à la fin *jusqu'à X* (30) prouvent davantage qu'il s'agit d'un ensemble homogène:

- (29) a. Paul construisait une maison depuis l'hiver  
       b. Max écrivait un roman depuis le matin  
 (30) a. \*Paul construisait une maison jusqu'au printemps  
       b. \*Max écrivait un roman jusqu'à la fin du mois

Les phrases (29) sont inacceptables à moins qu'il ne s'agisse d'un événement itéré. Dans ce cas, les bornes imposées par l'adverbial délimitent les sous-intervalles représentés par les occurrences individuelles de ces procès. Ainsi, dans l'interprétation itérative, (29a) énonce que chaque fois que Paul construisait une maison, cela durait jusqu'au printemps. L'adverbial *jusqu'au printemps* dans cette situation borne une occurrence à l'intérieur de plusieurs, mais non pas l'ensemble d'occurrences récurrentes qui reste non borné.

### 3.2.1.2 I°<sub>[+hom]</sub>+ VP<sub>[-hom]</sub> d'achèvement

Examinons à présent ce qui se passe lorsque les prédicats hétérogènes d'achèvement sont employés à l'imparfait. *A priori*, il y a ici un conflit: l'imparfait présente un procès comme homogène et continu tandis que les achèvements dénotent des procès ponctuels et bornés:

- (31) a. Luc ouvrait la porte lorsque le téléphone a sonné  
       b. Paul partait lorsque la lettre de Marie est arrivée  
       c. Max s'endormait lorsque Léa a frappé à la porte de sa chambre

Comme l'a remarqué Gosselin (1996: 200), l'emploi des prédicats ponctuels à l'imparfait crée un effet de dilatation. L'événement n'est plus ponctuel mais continu et doté d'une structure interne. Pourtant, comme le font remarquer Smith 1991, Caudal 2000 et Vet 2002 l'imparfait focalise ici la phase préliminaire et c'est cette phase-là qui est présentée comme continue, alors que le procès-même ne perd pas sa propriété lexicale de ponctualité.

Tout comme pour les accomplissements, l'imparfait fait abstraction des bornes intrinsèques des achèvements (initiale et finale, qui se superposent dans ce cas): la porte n'est pas encore ouverte, Paul n'est pas encore parti et Max ne s'est pas encore endormi. Ceci est un argument important pour le marquage de I'. A nouveau, comme dans le cas avec les accomplissements, c'est le trait fonctionnel qui l'emporte sur le trait lexical et par conséquent I' est marqué par le trait homogène.

A part l'effet de dilatation, l'imparfait peut imposer une interprétation itérative:

- (32) Paul attendait une lettre importante. Il ouvrait la boîte postale (toutes les heures depuis hier).

*Ouvrir* est un prédicat ponctuel d'achèvement qui sous l'effet de l'imparfait peut dénoter un procès répétitif. Il s'agit de plusieurs occurrences identiques de *ouvrir la boîte postale* qui toutes ensemble occupent un intervalle entre hier et aujourd'hui. Comme on l'a vu ci-dessus, l'itérativité a un caractère homogène étant donné qu'il s'agit d'occurrences identiques qui fonctionnent en tant que sous-intervalles d'un procès pluralisé.

Pour conclure, on a vu qu'une flexion homogène enlève ses bornes à un procès hétérogène. Deux interprétations sont alors disponibles: soit, il s'agit d'une activité dérivée

de l'accomplissement par effacement des bornes ou par dilatation d'un événement ponctuel, soit le procès dénote un événement itéré.

### 3.2.2. $I^0_{[+hom]^+} VP_{[-hom]}$ modifié par les adverbiaux de mesure temporelle

Après avoir vu dans la section précédente quel est l'effet d'une flexion homogène sur le VP non modifié, on examinera ici quel est l'effet obtenu par la combinaison de l'imparfait et d'un VP modifié:

- (33) a. Paul construisait une maison en un mois
- b. Max écrivait un roman en un mois
- c. Luc prouvait un théorème en une heure
- (34) a. Paul construisait une maison pendant un mois
- b. Max écrivait un roman pendant un mois
- c. Luc prouvait un théorème pendant une heure

On constate que les prédicats hétérogènes employés à l'imparfait sont susceptibles de se combiner à la fois avec les adverbiaux en *pendant* et en *en*. On examinera dans ce qui suit quels effets de sens sont déclenchés par ces adverbiaux et comment le VP supérieur se combine avec la flexion dans  $I^0$ .

#### 3.2.2.1 $I^0_{[+hom]} + VP_{[-hom]}$ modifié par *en X*

Les adverbiaux temporels introduits par *en* présentent l'intervalle du procès dans sa totalité et donc comme borné par un point terminal. Par conséquent, ils sont compatibles avec les prédicats hétérogènes qui présentent eux aussi le procès comme borné. Ainsi, un VP supérieur composé d'un VP non modifié et d'adjoints temporels est essentiellement hétérogène. Ce VP ne peut pas se combiner avec une flexion homogène pour désigner un événement unique. Ce fait s'explique à nouveau par l'impossibilité de mesurer un intervalle non borné désigné par l'imparfait. Par contre, si les phrases dans (35) sont acceptables, c'est qu'elles dénotent des événements itératifs.

- (35) a. Normalement Paul construisait une maison en un mois
- b. A cette époque Max écrivait un roman en un mois

Il en résulte que le procès lui-même dénoté par le VP supérieur est hétérogène et borné, mais la combinaison avec la flexion non bornée exclut une interprétation hétérogène. Le conflit entre l'hétérogénéité lexicale et l'homogénéité fonctionnelle est résolu par le recours à la pluralisation de l'événement. Un événement hétérogène se trouve transformé en sous-intervalle borné de l'événement itéré. Un événement itéré est essentiellement homogène étant donné qu'il présente un intervalle comme composé de sous-intervalles identiques d'événements singuliers et il n'est pas borné puisque la pluralisation n'a pas de limites.

3.2.2.2. I°<sub>[+hom]</sub><sup>+</sup> VP<sub>[-hom]</sub> modifié par *pendant X*

Quant aux VPs hétérogènes modifiés par *pendant X* et employés à l'imparfait, l'explication de cet emploi est semblable à celle proposée pour les VPs homogènes modifiés par un même adverbial et combinés avec l'imparfait. Remarquons encore que les prédicats hétérogènes suivis de *pendant X* sont interprétés de façon homogène. Comme *pendant X* mesure et borne un sous-intervalle, il est incompatible avec la flexion non bornante qu'est l'imparfait ayant une interprétation d'événement unique. Le conflit est résolu par la lecture itérative:

- (36) a. Chaque été Paul construisait une maison pendant un mois  
 b. Normalement Max écrivait un roman pendant plusieurs mois

Il s'agit de plusieurs événements récurrents qui sont convertis en sous-intervalles d'un événement pluralisé qui est homogène.

Cependant, comment expliquer qu'un adverbial en *pendant* puisse se combiner avec un VP<sub>[-hom]</sub> d'accomplissement ? En fait, *pendant X* extrait un sous-intervalle à l'intérieur d'un intervalle de procès borné. Le sous-intervalle extrait n'est pas borné par un point terminal. Ainsi, le VP supérieur est homogène et n'est borné que par une borne de sous-intervalle. La preuve en est que dans (36a) et (36b), la maison n'est pas nécessairement construite et le roman n'est pas obligatoirement écrit.

On constate que *pendant X* peut annuler la borne finale de l'accomplissement et le convertir en une activité, étant donné que la seule différence entre ces deux types de procès réside dans la présence d'une borne finale pour les accomplissements, la structure interne étant homogène. Cette conversion est pourtant impossible lorsque *pendant X* se combine avec les prédicats hétérogènes d'achèvement:

- (37) a. ? Luc ouvrait la porte pendant dix minutes  
 b. ? Paul partait pendant une heure  
 c. ? Max s'endormait pendant une heure

Dans (37), comme les procès sont ponctuels et ne sont donc pas composés de sous-intervalles, *pendant X* ne peut pas opérer une extraction de sous-intervalle et ainsi enlever la borne finale du procès. Par conséquent, cet adverbial n'est pas compatible avec les prédicats hétérogènes d'achèvement et les exemples (37) sont peu acceptables.<sup>7</sup>

Ainsi, la flexion homogène peut se combiner à la fois avec des VPs supérieurs hétérogènes (modifiés par *en X*) et homogènes (modifiés par *pendant X*). Le constituant I' résultant de cette combinaison est dans les deux cas homogène. La preuve en est que les phrases en question ont nécessairement une interprétation itérative qui résout le conflit créé par l'incompatibilité entre le caractère essentiellement non bornant de l'imparfait et le bornage d'un sous-intervalle effectué par les adjoints de mesure temporelle.

<sup>7</sup> (Le point d'interrogation signifie que dans certains contextes où les achèvements sont employés en tant qu'accomplissements, c'est-à-dire comme événements continus, les énoncés peuvent être acceptables).

3.3  $I^0_{[-hom]} + VP_{[-hom]}$ 3.3.1  $I^0_{[-hom]} + VP_{[-hom]}$  non modifié

La combinaison de la flexion hétérogène avec les  $VP_{[-hom]}$  est illustrée en français par l'emploi des prédicats d'accomplissement et d'achèvement au passé composé (aoriste).

Accomplissements:

- (38) a. Paul a construit la maison  
b. Max a écrit le roman

Achèvements:

- (39) a. Luc a ouvert la porte  
b. Paul est parti

Le passé composé aoriste présente un procès comme borné du point de vue de son déroulement sur l'axe temporel. Autrement dit, il focalise le procès avec ses bornes intrinsèques. L'intervalle occupé par l'événement est borné par les points initial et final. En plus, le procès lui-même est borné par son point terminal. La combinaison de deux types de bornes, lexicale et flexionnelle, fait que le procès est à la fois présenté comme étant arrivé à son terme intrinsèque et comme étant terminé du point de vue de sa durée dans le temps. Ainsi, tous les procès de (38) et (39) sont accomplis (la maison construite, le roman écrit, la porte ouverte, Paul parti) et finis dans le temps (ils ne continuent pas dans le présent).

Le  $I'$  résultant de cette combinaison est essentiellement hétérogène.

3.3.2  $I^0_{[-hom]} + VP_{[-hom]}$  modifié par l'adverbial de mesure temporelle

On étudiera à présent quel effet ont des adverbiaux de mesure temporelle, adjoints du VP, sur la composition du trait  $[±hom]$  de  $I'$ .

- (40) a. Paul a construit une maison pendant un an  
b. Max a écrit un roman pendant une semaine  
(41) a. Paul a construit une maison en un mois  
b. Max a écrit un roman en une semaine  
(42) a. Luc a ouvert la porte en deux secondes  
b. Paul est parti en cinq minutes

Les prédicats d'accomplissement et d'achèvement se combinent normalement avec les adverbiaux introduits par *en*, mais seuls les accomplissements peuvent se voir adjoindre des adverbiaux en *pendant* qui annulent leurs bornes intrinsèques en effectuant une extraction de sous-intervalle.

Ainsi, dans (40), lorsque le  $VP_{[-hom]}$  est modifié par un adverbial homogène en *pendant*, le VP supérieur reçoit le trait  $[+hom]$  puisque l'adverbial annule les bornes du VP auquel il s'ajoute. Le résultat de la combinaison d'un  $VP_{[+hom]}$  supérieur avec le passé composé est le même que celui de la combinaison du  $VP_{[+hom]}$  inférieur avec la même flexion. Autrement dit, le passé composé borne le procès de l'extérieur en délimitant sa durée dans le temps. Ainsi, le procès de construction de la maison a duré un an et l'écriture

du roman a pris une semaine. Le procès est terminé du point de vue temporel, mais on ne sait pas nécessairement s'il a atteint son but intrinsèque, à savoir si la maison est construite et le roman écrit. La borne temporelle n'implique pas nécessairement que la borne lexicale est atteinte. Dans ce cas cette dernière est annulée par l'adverbial en *pendant*.

Pour ce qui est des VPs supérieurs modifiés par les adverbiaux introduits par *en* (cf. [41], [42]), il s'agit de VPs<sub>[-hom]</sub> qui dénotent un procès borné non seulement intrinsèquement mais aussi par l'adverbial. Ces VPs se combinant avec le passé composé forment un constituant I'<sub>[-hom]</sub> qui dénote un événement triplement borné: le procès lui-même est borné intrinsèquement par son point terminal, et extrinsèquement, d'une part par l'adverbial qui le mesure en fixant les limites temporelles du procès, et d'autre part, par la flexion qui détermine les bornes initiale et finale de la durée du procès dans le temps. Dans ce cas les bornes intrinsèque et extrinsèque coïncident.

Il est important de signaler que contrairement aux combinaisons avec une flexion homogène où le procès reçoit une interprétation itérative, les I's au passé composé modifiés par les adverbiaux de mesure temporelle peuvent dénoter des événements uniques.

### 3.4 I<sup>0</sup><sub>[-hom]</sub> + VP<sub>[+hom]</sub>

#### 3.4.1 I<sup>0</sup><sub>[-hom]</sub> + VP<sub>[+hom]</sub>

Dans cette section on examinera quels sont les effets d'une combinaison du passé composé, une flexion hétérogène, avec les prédicats homogènes d'état et d'activité.

- (43) a. Paul a aimé Marie (état)
- b. Léa a été malade (état)
- (44) a. Max a chanté (activité)
- b. Il a plu (activité)

Dans les exemples (43) et (44) l'événement est présenté comme passé, terminé et sans structure interne. La preuve en est qu'on peut ajouter à ces phrases des adjoints de IP bornant l'intervalle:

- (45) a. Paul a aimé Marie jusqu'à sa mort
- b. Léa a été malade jusqu'au début du printemps
- (46) a. Max a chanté jusqu'à la tombée de la nuit
- b. Il a plu jusqu'au soir

La structure interne de l'intervalle du procès dénoté par les prédicats homogènes est subordonnée à une vision bornante de l'événement lorsque ce prédicat se trouve dans la portée d'une flexion hétérogène. La flexion lui impose des bornes extérieures de façon à ce qu'on sache que ce procès est terminé et ne continue plus dans le présent. Ainsi, c'est le trait *[-hom]* de la flexion qui l'emporte sur le trait *[+hom]* du VP et qui est transféré au constituant I'. Le passé composé ne fait que délimiter du point de vue temporel un procès qui est intrinsèquement homogène.

### 3.4.2 I<sup>0</sup><sub>[-hom]</sub> + VP<sub>[+hom]</sub> modifié par l'adverbial de mesure temporelle

Il observe en général que les prédicats homogènes ne peuvent se combiner qu'avec des adverbiaux en *pendant* qui présentent le procès comme continu et ayant une structure interne composée de sous-intervalles identiques. Le VP supérieur résultant de cette combinaison est doté du trait [+hom]. A présent on verra quel est l'effet de la combinaison de ce VP homogène avec une flexion hétérogène.

- (47) a. Paul a aimé Marie pendant dix ans  
       b. Léa a été malade pendant une semaine  
 (48) a. Max a chanté pendant une heure  
       b. Il a plu pendant deux heures

La situation est essentiellement analogue à celle où le VP<sub>[+hom]</sub> supérieur composé du VP accomplissement converti en activité par l'adverbial en *pendant* est employé au passé composé. Le passé composé, qui est une flexion hétérogène, impose des bornes extérieures à la durée du procès homogène. Ainsi, le procès essentiellement homogène et non borné se trouve délimité par le point terminal qui se situe sur l'axe du temps. L'événement dénoté est un événement unique et borné.

## 4. Conclusion

On vient de démontrer que la distinction homogène/hétérogène est opérative non seulement au niveau lexical, mais aussi au niveau fonctionnel. A ce niveau, l'opposition homogène/hétérogène s'exprime à travers deux catégories essentielles: celle des temps morphologiques et celle des auxiliaires aspectuels. En ce qui concerne les temps, le paradigme formé par les deux temps du passé, l'imparfait et le passé composé, qui sont des temps où les différences aspectuelles se manifestent morphologiquement, illustre avec force la dichotomie homogène/hétérogène. Plus précisément, il a été montré que l'imparfait représente une flexion homogène au niveau fonctionnel, tandis que le passé composé possède les propriétés d'une flexion hétérogène.

Après avoir examiné les compatibilités entre les éléments du niveau fonctionnel, on est passé à l'analyse des compatibilités des éléments du niveau fonctionnel avec les éléments du niveau lexical. On a examiné notamment, les quatre possibilités combinatoires entre le constituant fonctionnel I<sup>o</sup> (flexion) et le constituant lexical VP. Les compatibilités avec les VPs de types différents ont été examinés à deux niveaux: d'une part, avec le VP formé par le prédicat verbal et son argument interne et d'autre part, avec le VP supérieur formé par un VP proprement dit et son adjectif adverbial de mesure temporelle. L'analyse a déterminé que c'est toujours le trait fonctionnel qui l'emporte sur le trait lexical, c'est-à-dire que le constituant I<sup>o</sup> reçoit ses traits de I<sup>o</sup> et non pas du VP.

## Références

- Comrie, Bernard (1976): *Aspect*. Cambridge: Cambridge UP.
- Caudal, Patrick (2000): *Polysémie aspectuelle*. Thèse de doctorat.
- Gosselin, Laurent (1996): *Sémantique de la temporalité en français*. Duculot: Champ linguistiques.
- Hoepelman, J., C. Rohrer (1980): «On the Mass-Count Distinction and the French Imparfait and Passé Simple». In: C. Rohrer (ed.): *Time, Tense and Quantifier*. Tübingen: Niemeyer, 85-102.
- Smith, Carlota (1986): «A Speaker-Based Approach to Aspect». In: *Linguistics and Philosophy* 9, 97-115.
- (1991): *The Parameter of Aspect*. Dordrecht, Boston: Kluwer Academic Publishers.
- Vet. Co (1980): *Temps, aspect et adverbess de temps en français contemporain*. Genève: Dros.
- (2000): «Référence temporelle, aspect verbal et les dichotomies massif/comptable et connu/nouveau». In: J. Moeschler, M.-J. Béguelin (eds.): *Référence temporelle et nominale*. Actes du 3ème cycle romand de Sciences du Langage, Cluny (15-20 avril 1996). Peter Lang S.A.



## Y a-t-il des métaphonies ouvrantes en roman?

### 1. Introduction

Cette brève étude a pour but de montrer qu'un changement récurrent affectant le phonétisme des langues ne constitue pas nécessairement, quand bien même il paraîtrait naturel au plan phonique, ce qu'on appelle un «changement phonétique»; il n'en est parfois qu'une trace représentée par l'image inversée de celui-ci. La question se pose alors de savoir si l'inexistence de tels changements est purement contingente et propre aux langues examinées ou bien si elle découle d'une impossibilité universelle qu'il resterait à éclaircir.

Tel est le cas des «harmonies ouvrantes», c'est-à-dire d'hypothétiques assimilations à distance déclenchées par une voyelle non-fermée. Des quatre éléments fondamentaux structurant, selon Kaye / Lowenstamm / Verganud (1985), les systèmes vocaliques, I (avant), U (arrondi), ɪ (ATR, *advanced tongue root*) et A (ouvert), les trois premiers, associés à un geste articulatoire fermant, sont connus pour se prêter à des phénomènes d'harmonie par propagation. Citons, par exemple: les harmonies I dans les langues finno-ougriennes et altaïques, les harmonies U dans les langues altaïques, la métaphonie I en germanique, les harmonies ATR dans beaucoup de langues d'Afrique occidentale, qui entraînent une fermeture, /i e u o/ étant ATR vis-à-vis de /ɪ ɛ ʊ ɔ/, et les métaphonies romanes, où l'on voit \*/-i/ et \*/-u/ finals fermer les voyelles moyennes accentuées (cf. p. ex., Lausberg 1963: §§ 193-199).

Les seuls cas, à notre connaissance, d'une hypothétique harmonie ouvrante – *Brechung* allemande, harmonie ouvrante en bantou (Clements 1993), harmonie «RTR» en nez percé (Hall / Hall 1980) et en mongol khalkha (Rialland / Djamouri 1984) – demeurent ambigus, car il n'est pas sûr que le trait harmonique réside dans le terme ouvert (ou RTR) de la distinction d'aperture. Nous examinerons ici deux autres cas de figure problématiques en roman: le napolitain et le portugais (auxquels il eût fallu ajouter le roumain). On verra que, dans les deux cas, les faits constituent le résidu d'une métaphonie fermante bien connue mais depuis longtemps opacifiée, et témoignent d'un biais grammatical d'ordre à infirmer leur nature «phonétique» dès l'époque médiévale. On proposera, en conclusion, une piste afin d'expliquer l'impossibilité d'une métaphonie ouvrante au cas où son inexistence s'avérerait universelle.

2. Napolitain

La métaphonie napolitaine consiste dans les évolutions traditionnellement décrites comme suit: devant les voyelles hautes \*/-i -u/ finales apparaissent les altérations suivantes de la voyelle tonique:

- (1) a. \*[e] et \*[o] deviennent respectivement [i] et [u];  
b. \*[ɛ] et \*[ɔ] deviennent respectivement [je] et [wo].

Lorsque les voyelles finales sont autres que /i, u/, c'est-à-dire les voyelles finales [-haut] /a, e/, alors /e, o, ɛ, ɔ/ toniques demeurent invariables: c'est le contexte où l'apophonie ne s'applique pas. Ces changements sont attestés par un corpus de données constitué de plusieurs textes dialectaux d'époque angevine et aragonaise (cf. Tab. 1-6):

Tab. 1 Chronologie des textes

|                                |                           |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
|--------------------------------|---------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| jusqu'à 1442                   | textes angevins           | BagniR (1290-1310 env.), BagniN (1340 env.), Regimen Sanitatis 1, 1b (1290-1310) et 2 (1 <sup>ère</sup> moitié du XIV <sup>e</sup> s.), StatMaddaloni (début du XIV <sup>e</sup> s.), HistTroia (1 <sup>ère</sup> moitié du XIV <sup>e</sup> s.), Lettere Angioine (1353-1356), Cronaca di Partenope (jusqu'au XIV <sup>e</sup> -début du XV <sup>e</sup> s.), LibroAntichiFacti (début du XV <sup>e</sup> s.), Romanzo di Francia (1 <sup>er</sup> moitié du XV <sup>e</sup> s.), Petazza (1421 env.), Patti 1 (1427), Bozzuto (1440 env.). <sup>1</sup> |
| avant 1475                     | Loise de Rosa             |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| II <sup>e</sup> moitié sec. XV | ms. Riccardiano 2752      |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| II <sup>e</sup> moitié sec. XV | De Jennaro                |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| 1498 ca..                      | Ferraiolo                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| avant 1627                     | Cortese                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| avant 1632                     | G.B.Basile                |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| XVIII <sup>e</sup> s.          | textes litt. <sup>2</sup> |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |

Tab. 2 i < i:

|                       |                 |                                                                       |
|-----------------------|-----------------|-----------------------------------------------------------------------|
| jusqu'à 1442          | textes angevins | <i>capilli, spisso, maystro</i>                                       |
| avant 1475            | Loise de Rosa   | <i>cammerlingo</i> (contre <i>canberlenga</i> ), <i>maistro, pilo</i> |
| 1498 env.             | Ferraiolo       | <i>camerlingo, spisso</i>                                             |
| avant 1632            | G.B.Basile      | <i>spisso, pilo</i>                                                   |
| XVIII <sup>e</sup> s. | textes litt.    | <i>capille pl., spisso, maisto, pilo</i>                              |

<sup>1</sup> La plupart des citations des textes angevins sont extraites du dépouillement de Petrucci 1993, y compris celles provenant de HistTroya. Lorsqu'elles proviennent de sources dépouillées par nous-même, cfr. le renvoi aux pages de l'éd. De Blasi 1986. Les citations de StatMaddaloni sont extraites de Matera-Schirru 1997.

<sup>2</sup> En l'absence de mention de sources secondaires, les citations des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles proviennent du dépouillement de première main des textes suivants, publiés à Rome chez Benincasa: Domenico Basile, *Il Pastor fido in lingua napolitana* (1628), éd. Clivio, 1997; Andrea Perrucci, *Agnano zeffonnato* (1678), éd. Facecchia, 1986; Nicola Corvo, *Storia de li remmure de Napole* (première moitié du XVIII<sup>e</sup> s.), éd. Marzo, 1997; Anonyme, *La Violeieda spartuta ntra buffe e bernacchie* (1719), éd. Perrone, 1983; Nicolò Capasso, *L'Iliade in lingua napolitana* (1737 env.), éd. Giordano, 1989; Nunziant Pagano, *La vattaglia ntra le rranonchie e li surece* (moitié du XVIII<sup>e</sup> s.), éd. Malato, 1989.

Tab. 3 i &lt; ē:

|                       |                 |                                                                                                           |
|-----------------------|-----------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| jusqu'à 1442          | textes angevins | <i>sico</i> < SECUM, <i>tico</i> < TECUM                                                                  |
| avant 1475            | Loise de Rosa   | <i>gamillo</i> , <i>mico</i> < MECUM, <i>ry</i> (pl. métaph. de <i>re</i> ), <i>Cirrito</i> < Cerreto-BN> |
| 1498 env.             | Ferraiolo       | <i>Gammillo</i> , <i>Cirrito</i> , <i>Fragnito</i> < Fragneto-BN>, <i>Melito</i> < Mileto-CS>             |
| avant 1632            | G.B.Basile      | <i>cammillo</i> , <i>mico</i> , <i>tico</i> , <i>ri</i> , <i>Melito</i> < Mileto-CS>                      |
| XVIII <sup>e</sup> s. | textes litt.    | <i>Gammillo</i>                                                                                           |

Tab. 4 u &lt; ū:

|                       |                 |                                                                                                            |
|-----------------------|-----------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| jusqu'à 1442          | Textes angevins | <i>fundo</i> , <i>mundo</i> , <i>puczo</i>                                                                 |
| avant 1475            | Loise de Rosa   | <i>fundo</i> , <i>mundo</i> , <i>piducchie</i> , <i>puczzo</i>                                             |
| 1498 env.             | Ferraiolo       | <i>funno</i> , <i>mundo</i> , <i>puzo</i>                                                                  |
| avant 1632            | G.B.Basile      | <i>funno</i> , <i>Grazullo</i> (mais <i>Grazolla</i> ), <i>chiarchiullo</i><br>(mais <i>chiarchiolla</i> ) |
| XVIII <sup>e</sup> s. | Textes litt.    | <i>funno</i> , <i>peducchie</i>                                                                            |

Tab. 5 u &lt; ō:

|                       |                 |                                                                                                                                                                                                              |
|-----------------------|-----------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| jusqu'à 1442          | Textes angevins | <i>neputi</i> , <i>pumo</i> , <i>sulo</i> , <i>prunto</i> ; <i>figliulo</i> , <i>Pecczulo</i> < Pozzuoli>                                                                                                    |
| avant 1475            | Loise de Rosa   | <i>munte</i> pl., <i>pummo</i> , <i>cuperture</i> < couvertures>, <i>pisature</i>                                                                                                                            |
| 1498 env.             | Ferraiolo       | <i>urdini</i> , <i>nepute</i> , <i>sulo</i> , <i>ottufro</i> < *OCTOBRU, <i>Pezulo</i> , <i>passaturo</i> < dard>, <i>baruni</i> , <i>lanzune</i> < grosses lances>, <i>patrone</i>                          |
| avant 1632            | G.B.Basile      | <i>arciulo</i> (mais <i>arciola</i> ), <i>fasulo</i> < PHASEOLU, <i>figliulo</i> , <i>Pozzulo</i> , <i>pisaturo</i> , <i>streppone</i> pl. (contre <i>streppone</i> sing.), <i>Astrunetopon</i> . < Astroni> |
| XVIII <sup>e</sup> s. | Textes litt.    | <i>munte</i> pl., <i>sulo</i> , <i>prunto</i> , <i>figliulo</i> , <i>moccaturu</i> (< cat. <i>mocador</i> ), <i>barune</i> , <i>barcune</i> , <i>cannune</i>                                                 |

Tab. 6 ie &lt; ē, uo &lt; ō:

|                       |                 |                                                                                                                                                                            |                                                                                                                 |
|-----------------------|-----------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| jusqu'à 1442          | textes angevins | Diphtongue <i>ie</i> < ē<br><i>aniello</i> , <i>vassiello</i> , <i>cortiello</i> , <i>castiello</i> ,<br><i>presiento</i> , <i>tiempo</i> , <i>tierczo</i> , <i>viento</i> | diphtongue <i>uo</i> < ō<br><i>cuorpo</i> , <i>iuochi</i> , <i>puorto</i> , <i>uocchi</i> ,<br><i>puopolo</i>   |
| avant 1475            | Loise de Rosa   | <i>castiello</i> , <i>tiempo</i> , <i>tierczo</i> , <i>viento</i>                                                                                                          | <i>bruodo</i> , <i>cuollo</i> , <i>cuorpo</i> , <i>puorto</i> ,<br><i>puopolo</i>                               |
| 1498 env.             | Ferraiolo       | <i>castiello</i> , <i>noviembro</i> , <i>septiembro</i> , <i>tiercze</i> ,<br><i>viento</i>                                                                                | (seulement <i>ue</i> ou <i>u</i> )                                                                              |
| avant 1632            | G.B.Basile      | <i>aniello</i> , <i>cortiello</i> , <i>presiento</i> , <i>tierzo</i>                                                                                                       | <i>vrudo</i> , <i>cuollo</i> , <i>cuorpo</i> , <i>puorto</i> ,<br><i>uocchio</i>                                |
| XVIII <sup>e</sup> s. | textes litt.    | <i>aniello</i> , <i>castiello</i> , <i>tierzo</i> , <i>vasciello</i> , <i>viento</i>                                                                                       | <i>vrudo</i> , <i>cuollo</i> , <i>cuorpo</i> , <i>iuoco</i> ,<br><i>puorto</i> , <i>uocchio</i> , <i>popolo</i> |

L'effet de la métaphonie n'est donc pas homogène: il y a tantôt fermeture, tantôt diphtongaison. Comment ces deux altérations peuvent-elles constituer un seul processus d'ordre métaphonique? Sánchez Miret (1998a, b) notamment a mis en doute la nature métaphonique de diphtongues dont c'est l'élément le plus éloigné de la voyelle haute finale qui se trouve être le plus fermé.

Calabrese (1984-1985; 1988; 1998; 2000) a proposé dans le cadre de la théorie dite «des contraintes et des réparations» une solution fondée sur des traits binaires qui explique la diphtongaison. La métaphonie est, selon lui, une assimilation d'aperture, fondée sur la propagation du trait [+haut] (à travers une règle autosegmentale du type *spreading-cum-delinking*). Le fait que la règle de métaphonie est non locale (puisque violant l'adjacence segmentale stricte) est un bon argument en faveur de son traitement dans le cadre

autosegmental. Quand cette règle est appliquée aux voyelles [+ATR] [e, o], le résultat est une combinaison de traits optimale [+haut, +ATR] autorisée par des filtres dont la hiérarchie ne définit pas seulement l'inventaire vocalique sous-jacent, mais permet aussi de contrôler l'output des règles phonologiques; celui de la métaphonie ne posant ici aucun problème, on a donc /e, o/ > [i, u]. Le trait [+haut] est toutefois incompatible avec [-ATR] (ou [-tendu]): si [e o], [+ATR] (ou [+tendu]), peuvent se combiner avec [+haut] et devenir donc [i u], il n'en va donc pas de même de [e o]. Le résultat attendu, \*[i u], est une combinaison \*[+haut, -ATR] marquée et exclue de l'inventaire vocalique local (cf. Fig. 1); cette combinaison illicite est réparée par une stratégie de «fission» de la voyelle (diphtongaison), le trait [+haut] se reportant sur un vocoïde prénucléaire, et le trait [-ATR] restant sur le noyau, soit [jɛ], [wɔ] (cf. Fig. 2).

Fig. 1

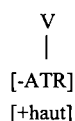
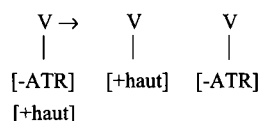


Fig. 2



Le problème est que, dans la métaphonie napolitaine, le noyau vocalique n'est pas relâché ou [-ATR] (ce qui est décisif dans l'analyse de Calabrese), mais bien typiquement tendu à Naples, tant dans l'état actuel de la langue que selon des témoignages anciens. Il est possible, tout en restant dans le cadre de l'analyse proposée par Calabrese, d'émettre l'hypothèse suivante (cf. Russo 2001): la semi-voyelle est [-ATR]; en termes de traits on posera que la configuration [-ATR, +haut, +syllabique] est exclue par filtration (cf. Fig. 3) mais que [-ATR, +haut, -syllabique] est licite. La diphtongaison peut dès lors s'analyser comme une fission portant sur le trait syllabique et entraînant la polarisation des autres traits (cf. Fig. 4).

Fig. 3

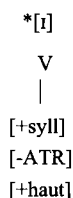
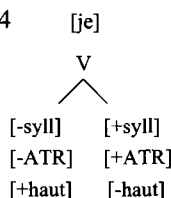


Fig. 4



Si la métaphonie napolitaine peut-être considérée comme atypique en ce que ses effets sont hétérogènes (fermeture et diphtongaison), elle l'est aussi en ce que ses causes sont opaques. La centralisation a, en effet, créé des conditions d'opacité dans le système phonologique originel, et entraîné une réinterprétation morphologique des alternances métaphoniques. L'effacement de la voyelle finale se rencontre dans des documents latins antérieurs à l'an mil, la centralisation dans le napolitain des 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles apparaissant dès lors comme évidente. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, la métaphonie napolitaine apparaît liée à l'expression des catégories grammaticales de nombre et de genre, et opacifiée suite à la centralisation des voyelles finales non basses, c'est-à-dire des déclencheurs putatifs de l'alternance.

L'effacement de la voyelle finale est déjà attesté dans les chartes latines: *nuce* pl. à Naples en 985 (Sabatini 1965). En dialecte napolitain, le passage de /-æ/ et /-ī/ à /-ə/ est un phénomène ancien; en revanche /-o/ et /-a/ finaux étaient phonologiquement stables. L'unique donnée certaine est donc la neutralisation de /-e/: /-i/ du latin vulgaire en <e> graphique, phonétiquement [ə] (Formentin 1998): en effet, la représentation <e> pour /-ī/ est systématique; de plus, dans la désinence <-e> du pluriel, c'est-à-dire dans /ə/, ont convergé /-æ/ et /-ī/; pour distinguer le genre masculin du genre féminin on eut donc recours soit à la métaphonie, soit à l'article. Aussi la métaphonie sert-elle à distinguer le genre dès l'époque de De Rosa. Le nombre relativement faible de métaplasmes nominaux dans cette phase semble renforcer l'hypothèse d'un affaiblissement du vocalisme final en napolitain ancien. On ne peut pas parler simplement de centralisation de la série vélaire désinentielle (graphiquement <o>), laquelle, dans tous les cas, serait restée à un niveau «subphonématique». Une telle situation graphique semble correspondre à la situation synchronique du dialecte napolitain des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, et il est difficile de préciser le moment de la séparation entre représentation graphique et substance phonique.

On en conclut que le processus métaphonique est devenu autonome déjà en des temps plutôt anciens, alors que les approches dominantes n'hésitent pas à transférer en synchronie une dérivation historique devenue largement opaque. Les analyses antérieures, en fait, y compris générativistes, n'hésitent pas à transférer dans le système synchronique sud-italien le vocalisme final protoroman, alors que le napolitain n'oppose aujourd'hui que /a/ et /ə ~ Ø/ à la post-tonique, et, dans les phases plus anciennes, probablement /ə/ (c'est-à-dire <e> graphique), /a/ et /o/ (c'est-à-dire <o> graphique). Cela confirme la thèse selon laquelle la métaphonie est depuis longtemps un changement non motivé phonétiquement, et on songe au traitement non-concaténatif de cette partie de la morphologie. On voit, en effet, que l'apophonie est liée à l'expression des catégories grammaticales de nombre et de genre; ce lien devient direct quand la neutralisation des voyelles finales prive la métaphonie de déclencheur explicite: l'opposition entre singulier et pluriel, entre féminin et masculin ne s'exprime plus par des terminaisons différentes, mais par l'alternance de la voyelle tonique. Le résultat est le passage d'une morphologie concaténative, désinentielle ou suffixale, à une morphologie interne. En l'absence de manifestations de morphologie concaténative, nous pouvons penser que c'est la morphologie non concaténative qui apporte la marque des relations flexionnelles.

C'est sur les considérations précédentes que se fonde une interprétation qui diffère de l'analyse couramment admise. Cette interprétation (Russo 2004; à paraître) implique que l'évolution napolitaine n'est pas strictement une métaphonie; il s'agit de l'inhibition d'un changement spontané – de deux changements spontanés, en fait: cf. (1) – par les voyelles finales non hautes, c'est-à-dire, en termes de phonologie des éléments, par une finale contenant l'élément A. Selon cette analyse, les vocalismes «métaphonique» et «non métaphonique» sont deux développements du vocalisme sous-spécifié sous-jacent. Le développement dit «métaphonique» est le développement non-marqué, qui se manifeste sans apport du contexte; le développement «non métaphonique» est induit par la présence de l'élément A dans le contexte (élément lexicalisé, par exemple, dans le féminin). Le développement est donc différent selon que le contexte fournit ou non un élément A, c'est-à-dire une spécification d'aperture vocalique. Diachroniquement, on admet que le vocalisme métaphonique correspond à une évolution spontanée, tandis que le vocalisme

non-métaphonique correspond au blocage de cette évolution par un contexte vocalique non haut car contenant l'élément A, les représentations lexicales étant sous-spécifiées et les éléments contextuels venant donc automatiquement (par défaut) s'associer aux éléments lexicalement présents.

L'analyse proposée se développe à la fois comme une analyse phonologique et morphologique. Modification du développement par défaut de la voyelle tonique, la non-métaphonie est très tôt morphologisée et analysée comme un processus non concaténatif: l'élément A est un morphème «fusionnel» actif et il est «co-syllabé» avec le radical, sans entretenir le moindre rapport linéaire avec sa cible, la voyelle tonique. Le signifiant de la flexion est constitué par le morphème apophonique A. Quelle qu'ait été l'origine latine du phénomène, ce renversement de perspective traduit le statut d'un processus devenu totalement ou largement opaque en napolitain dès ses premières attestations, alors que les approches dominantes transposent en synchronie une dérivation historique.

Une belle confirmation du rôle d'un élément qui entrave l'évolution spontanée du vocalisme vers un état diphtongué nous est donnée par les formes analogiques qui apparaissent dans les adjectifs épïcènes de 2<sup>e</sup> classe. Etymologiquement, ces adjectifs doivent avoir un singulier «non-métaphonique» et un pluriel «métaphonique»: la voyelle accentuée sujette à la métaphonie présente une forme épïcène (masculine et féminine) au singulier non métaphonisée et une forme épïcène au pluriel métaphonisée (cf. Tab. 7). Pour les adjectifs qui ont une voyelle tonique non métaphonisable, la forme est invariable (ex. 1498, Ferraiolo *granne*).

Tab. 7 1475, De Rosa

| sing.           | pl.             |
|-----------------|-----------------|
| <i>fedele</i>   | <i>fidile</i>   |
| <i>francese</i> | <i>francise</i> |
| <i>iovene</i>   | <i>iuvene</i>   |

Les adjectifs de 1<sup>e</sup> classe sont insérés dans le mécanisme de la distinction entre masculin métaphonique et féminin non métaphonique. Ici, nous sommes en présence d'une double manifestation de l'élément A: désinence vocalique qui a accès au segment distingué par mouvement (mode séquentiel: *grossa*, *corta*, etc., fém. sing.), et objet co-syllabé en tant que signifiant du genre féminin. En napolitain ancien, le pluriel métaphonique féminin des adjectifs de 2<sup>e</sup> classe est fréquent; même l'adj. *contente*, qui représente un métaplasme de classe adjectivale (1<sup>e</sup> classe → 2<sup>e</sup> classe), apparaît comme épïcène en napolitain ancien (avec pluriel masc. et fém. régulièrement diphtongué): *contente* sing. épïcène (1475, De Rosa; 1498, Ferraiolo), *continte* pl. masc. et fém. (XIV<sup>e</sup> s., Romanzo di Francia), *contiente* pl. masc. et fém. (1475, De Rosa), *contiente* masc. pl. (1632, G. B. Basile). Cependant, ces emplois métaphoniques des pluriels féminins semblent avoir disparu dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après la description faite par Oliva (*ante* 1736; cf. Malato 1970: 308). Plus généralement, on peut remarquer une tendance progressive du genre féminin à la perte de la métaphonie au pluriel (cf. Tab. 8 et 9).

Tab. 8 Classe épïcène innovatrice

|                       |                                   |                                  |
|-----------------------|-----------------------------------|----------------------------------|
|                       | <i>fuorte</i> -A <sup>f.pl.</sup> | <i>forte</i> +A <sup>f.pl.</sup> |
| XIV <sup>e</sup> s.   | HistTroya; BagniR                 |                                  |
| XV <sup>e</sup> s.    |                                   | De Rosa                          |
| XVII <sup>e</sup> s.  | Fasano                            | G. B. Basile                     |
| XVIII <sup>e</sup> s. |                                   | Piccinni                         |

Tab. 9 Classe épïcène innovatrice

|                       |                                                                                   |
|-----------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|
|                       | +A <sup>f.pl.</sup>                                                               |
| XV <sup>e</sup> s.    | (rote) <i>radente</i> Ferraiolo                                                   |
| XVII <sup>e</sup> s.  | <i>mpertenente</i> G. B. Basile                                                   |
| XVIII <sup>e</sup> s. | <i>pparente, balente, saccente</i> Oliva, <i>trasparente, fetente</i> T.Valentino |

L'innovation du napolitain /v /<sup>f.pl.</sup> → +A touche aussi les métaplasmes nominaux: cf. *contente* f. pl. (1632, G. B. Basile; s.d., Velardeniello, D'Ambra 1873). Ce métaplasme de classe adjectivale est conforme à l'innovation du napolitain moderne: *contente* f.pl.

La Fig. 5 schématise les stades successifs de l'évolution:

|        |        |        |        |        |        |       |
|--------|--------|--------|--------|--------|--------|-------|
| Fig. 5 | I      | >      | II     | >      | III    |       |
|        | Masc   | Fém    | Masc.  | Fém.   | Masc.  | Fém.  |
| Sing.  | *fôrte | *fôrte | fôrta  | fôrta  | fôrta  | fôrta |
| Pl.    | *fôrti | *fôrti | fwôrta | fwôrta | fwôrta | fôrta |

Ces faits s'expliquent si l'on se donne un morphème «anti-métaphonique» (l'élément A) qui, pour les adjectifs du type *forte*, marque initialement le singulier et, par analogie avec la classe 1, aussi le féminin. D'où trois formes non métaphoniques dans le paradigme innovateur (cf. Fig.5), qui sont difficilement explicables hors d'une analyse qui pose un élément caractéristique des contextes non métaphoniques.

### 3. Portugais

Le portugais constitue l'exemple d'une langue où l'on a pu soutenir, sur la base de faits tels que ceux en (2), à la fois l'existence d'une harmonie fermante et celle d'une harmonie ouvrante (cf. Williams 1938: §100, 3-7), cette dernière ayant encore été récemment postulée par Sánchez Miret (1998a, 1998b):

- (2) a. \* /ε ɔ/ > [e o] / \_\_ i, u Ex.: \**mētu* > \**mēdu* > \**medu* > *medo*  
           \**fōcu* > \**fōgu* > \**fogu* > *fogo*
- b. \* /e o/ > [ε ɔ] / \_\_ a Ex.: \**īsta* > \**esta* > *esta*  
           \**formōsa* > \**formosa* > *formosa*

Quels sont les arguments à l'appui d'une métaphonie ouvrante? Il est indéniable, comme le montre le Tab. 10, qu'il existe, en portugais moderne, une tendance phonotactique à privilégier les séquences paroxytoniques /ε ɔ\_a/ aux dépens des séquences /e o\_a/:<sup>3</sup>

Tab. 10 *Nombre de nominaux paroxytons à séquences /V moyenne\_a/*<sup>4</sup>

|       |       |       |
|-------|-------|-------|
| /ɔ_a/ | /ε_a/ | Total |
| 185   | 142   | 327   |
| /o_a/ | /e_a/ |       |
| 60    | 83    | 143   |

Les mots à /ε ɔ\_a/ constituent ainsi près de 70% (= 327/470) des formes nominales à /Vmoyenne\_a/, alors que la fréquence de /ε ɔ/ est beaucoup plus basse que celle de /e o/ dans un corpus lexical tel que CetemFolha (Albano 2004). S'il est vrai que l'opposition entre /e o/ et /ε ɔ/ existe bien dans les paroxytons à -a finale en portugais moderne, la prédominance des secondes pourrait néanmoins constituer l'indice d'un changement phonétique autrefois actif ou encore en cours de diffusion dans le lexique. Or on a, en effet, \*/e o/ > /ε ɔ/ / \_\_ (C)a dans de nombreux cas (cf. Tab. 11).

Tab. 11 *Exemples de féminins lexicaux à voyelle mi-ouverte non-étymologique*

|        |                |         |                        |
|--------|----------------|---------|------------------------|
| acelga | ar. as-silqa   | trégua  | got. triggwa           |
| adega  | gr. apothêké   | amora   | lat. vulg. mora        |
| aquela | lat. eccu illa | argola  | ar. al-gulla           |
| aresta | lat. arista    | bola    | lat. bulla             |
| beca   | jud.-esp. beca | borla   | lat. vulg. *burrula    |
| bodega | lat. apotheca  | choça   | lat. pluteu?           |
| ela    | lat. illa      | copa    | lat. cuppa             |
| essa   | lat. ipsa      | derrota | fr. route < lat. rupta |
| esta   | lat. ista      | gola    | lat. gula              |
| inveja | lat. invidia   | grota   | it. grotta             |
| moeda  | lat. moneta    | hora    | gr. hora               |
| peça   | Celta. *pettia | joça    | ?                      |

<sup>3</sup> Les données chiffrées qui suivent proviennent de la version électronique, dénommée Listas, du *Mini-dicionário Aurélio* (= Ferreira 1977), qui comprend 27074 entrées. Listas a été élaborée au Laboratório de Fonética e Psicolinguística (lafape) de l'Université d'Etat de Campinas (Unicamp), São Paulo. Nous remercions vivement sa directrice, Eleonora Cavalcante Albano, qui nous a envoyé, après sélection à l'aide de ce programme, le lexique pertinent pour cette analyse, et Martina Martins Marana, qui y a ajouté les informations étymologiques provenant du *Dicionário Houaiss da Língua Portuguesa*.

<sup>4</sup> Nous n'avons pas tenu compte ici de certaines catégories morphologiques qui auraient pu biaiser l'analyse. Ainsi, dans les formes à /ɔ\_a/, ont été exclus 61 (vrais ou pseudo) dérivés à terminaisons -ola (25), -oca (8), -ota (19) et -osa (9), lesquels viennent s'ajouter aux féminins des 283 adjectifs en -oso que comporte le *Mini Aurélio*. Dans les mots à /ε\_a/, ont été exclus 92 (vrais ou pseudo) dérivés en -ela (80) et -eca (12). Dans les mots à /o\_a/, ont été exclus 16 (vrais ou pseudo) dérivés en -ora (9) et -orra (7). Dans les mots à /e\_a/, ont été exclus 176 (vrais ou pseudo) dérivés en -eta (99), -eza (67) et -es(s)a (10).

|          |                  |       |                      |
|----------|------------------|-------|----------------------|
| promessa | lat. promissa    | nora  | lat. vulg. *nura     |
| regra    | lat. regula      | ora   | hora                 |
| remessa  | lat. remissa     | orla  | *orulus, dim. de ora |
| selva    | lat. silva       | torta | lat. torta           |
| tarefa   | ar. vulg. tariha | tropa | fr. troupe           |
| testa    | lat. testa       | -osa  | lat. -osa            |

Toutefois, deux faits s'opposent à la thèse d'une métaphonie ouvrante. D'une part, parmi les 143 formes à /e o\_a/, un grand nombre illustre aussi \*/e o/ > /e o/ / \_\_ (C)a (cf. Tab. 12), dont au moins un exemple (le suffixe *-orra*) remonte à une époque prélatine.

Tab. 12 Exemples de féminins lexicaux portugais à voyelle mi-fermée étymologique

|           |                        |            |                 |
|-----------|------------------------|------------|-----------------|
| cera      | lat. cera              | alcachofra | ar. al-kharxofā |
| cerca     | lat. circa             | alcova     | ar. al-qubba    |
| cesta     | lat. cista             | ampola     | lat. ampulla    |
| defesa    | lat. defensa           | boca       | lat. bucca      |
| despesa   | lat. tardif dispensa   | bolsa      | lat. tar. bursa |
| destra    | lat. dextera ou dextra | cebola     | lat. caepulla   |
| enxaqueca | ar. ax-xaqiqa          | coxa       | lat. coxa       |
| enxerga   | lat. serica            | crosta     | lat. crusta     |
| estrela   | lat. stella            | escova     | lat. tar. scopa |
| lesma     | lat. limax             | esposa     | lat. sponsa     |
| letra     | lat. littera           | estopa     | lat. stuppa     |
| mesa      | lat. mensa             | forma      | lat. forma      |
| pêra      | lat. pira              | gota       | lat. gutta      |
| peta      | gr. pitta              | lagosta    | lat. *lacusta   |
| presa     | fém. subst. de preso   | loba       | fém. de lobo    |
| resma     | ar. rizma              | mosca      | lat. musca      |
| seda      | lat. seta              | polpa      | lat. pulpa      |
| sexta     | lat. sexta             | popa       | lat. *puppa     |
| verga     | lat. virga             | sorva      | lat. sorba      |
| vespa     | lat. vespa             | -orra      | sx prélatin     |
| açorda    | ar. ath-thorda         |            |                 |

D'autre part, le portugais semble utiliser /ε ɔ/ comme voyelles moyennes par défaut dans trois types de formes:

- (3) a. les sigles et les néologismes: cf. *Ibope*, *Fapesp*, *cinéfilo*, *sonógrafo*, etc. (cf. Albano 2004);
- b. les emprunts, dont les mots savants: cf. *completo*, *fétido*, *sede*, *vero*, *atroz*, *feroz*, *veloz*, *remoto*, *sacerdote*, *sonoro*, *voto*, *voz*, etc., tous issus de \*/e o/; cf. aussi les savants *v[ε]la*, *t[ε]la* versus *estr[e]la*, issus de \*/e/;
- c. les radicaux verbaux: cf. *s[ε]co* «sec» / *s[ε]co* «je sèche», *j[o]go* «jeu» / *j[ɔ]go* «je joue», *esc[o]va* «brosse» / *esc[ɔ]va* «il brosse», etc. (cf. Carvalho 2004a).

Si l'on se refuse à admettre que le *-a* exerce un effet ouvrant sur la voyelle accentuée, il resterait alors à expliquer les cas des féminins non savants mentionnés dans le Tab. 11. Dans au moins une partie d'entre eux, la voyelle mi-ouverte serait relativement récente – cf. Huber (1933: § 87) et Williams (1938: § 100, 2) – et donc postérieure à l'action fermante de \*/-u/ sur \*/-o/. Or celle-ci eut les conséquences morphologiques suivantes:<sup>5</sup>

|                  |              |             |   |              |             |
|------------------|--------------|-------------|---|--------------|-------------|
| Fig. 6           | I            |             | > | II           |             |
|                  | <i>Masc.</i> | <i>Fém.</i> |   | <i>Masc.</i> | <i>Fém.</i> |
| <i>Singulier</i> | */-o_u/      | */-o_a/     |   | /-o_o/       | /-o_a/      |
| <i>Pluriel</i>   | */-o_os/     | */-o_as/    |   | /-o_os/      | /-o_as/     |

Ainsi, par exemple, de *n[o]vo*, *n[o]vos*, *n[o]va*, *n[o]vas*, où la métaphonie fermante *a* affecté la forme morphologiquement non-marquée, soit le masculin singulier, avant d'être rendue partiellement opaque par la neutralisation des réflexes de \*/-u/ et \*/-o/. C'est dans ce contexte qu'une alternative à l'hypothèse de la métaphonie ouvrante semble s'imposer qui fournirait une explication non phonétique aux évolutions constatées dans les mots féminins du Tab. 11.

Nous partirons du principe selon lequel, dans une dérivation «optimale», la marque phonologique est corrélée à la marque morphologique. Il s'ensuit que les masculins singuliers, avec leur voyelle fermée accentuée, ont dû être lexicalisés, c'est-à-dire perçus par les locuteurs comme phonologiquement non-marqués, dès lors que celle-ci s'est phonologisée suite à la disparition de son élément déclenchant (\*/-u/). Par voie de conséquence, c'est la voyelle ouverte associée aux cas morphologiquement marqués qui, bien qu'étymologique, a été interprétée comme marquée, et ce dès l'époque très reculée où \*/-u/ et \*/-o/ se sont confondus. En d'autres termes, nous faisons nôtre ici l'hypothèse d'une réinterprétation régressive – ou, si l'on veut, d'une «reverse rule» à la Vennemann (1972) – de l'alternance métaphonique: dans une classe de mots, on ajoute désormais l'élément *A* (ouvert) à la voyelle accentuée radicale au pluriel et/ou au féminin. Il s'agit là toutefois d'une dérivation morphologique qu'il conviendrait de qualifier d'«apophonique», non d'un processus phonologique transparent, car conditionné par le contexte, tel que le serait une métaphonie et tel que le fut, à ses débuts, la fermeture du \*/-o/ dans les masculins singuliers. Par là-même, la dérivation est soumise au jeu de l'analogie par lequel l'adjonction de *A* aura fini par investir le signifiant du féminin lexical.

L'hypothèse de la nature analogique de la prétendue «métaphonie ouvrante» est étayée par au moins trois aspects. Tout d'abord par le fait que la séquence /o\_a/ caractérise 75,5% des nominaux à /Vmoyenne arrondie\_a/ alors que /ε\_a/ n'est attestée que par 63,1% de ceux à /Vmoyenne antérieure\_a/ (cf. Tab. 10): rappelons que l'alternance d'aperture n'est devenue morphologiquement productive que dans le cas des arrondies (cf. Fig. 6 et note 5).

Il y a ensuite le cadre morphologique de nombre de manifestations de l'alternance d'aperture: ainsi de la distinction entre les féminins *ela*, *esta*, *essa*, *aquela* (/ε/) et les

<sup>5</sup> Sans doute par suite d'un «effet PCO» (Principe du contour obligatoire), l'effet fermant de \*/-u/ n'a été généralisé, puis exploité par la morphologie, que dans le cas des voyelles arrondies. Dans celui des antérieures, il y a des exceptions (cf. *cego*) et il n'y a pas d'alternances productives: *Pedro* (vs. *pedra*), *medo*, *cadelo* (vs. *cadela*), *novelo* (vs. *novela*), *capelo*, etc. gardent leur /e/, issu de \*/-ε/, au pluriel.